

# L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun  
Journal trimestriel en ligne

## ● Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*  
Sélection haïbun

Journal d'une semaine

- Les oiseaux ont le droit, *Monique Mérabet* p. 5
- Petites choses d'une semaine, *Cécile Cotte-Magnier* p. 11
- Fin d'avril, *Lydia Padellec* p. 15
- Feuilles d'avril, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 21
- Les bleus de Pâques, *Monique Leroux Serres* p. 25
- Des rues sans trottoirs, *Céline Landry* p. 33
- À l'ouest du Pecos, *Jo(sette) Pellet* p. 37



Thème libre

- À la manière de, *Germain Rehlinger* p. 49
- Ciel d'été, *Keith A. Simmonds* p. 55
- Haïbun des tranchées, *Daniel Py* p. 57
- Atelier haïbun Roanne : *Jean Antonini, Danyel Borner* p. 59
- Cinq pétales... / Regain de temps gris, *Michelle Patin* p. 61
- Pluie de pétales, *Laurence Faisandier* p. 63
- Ce grenier... / Ils ont bu..., *Josette Cordes* p. 63
- À propos de... « Journal d'une semaine », *Danièle Duteil* p. 65

Commentaire

Livres

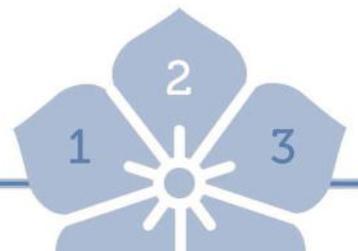
Nos adhérent.es ont du talent



# L'écho de l'étroit chemin

## Livres

- Journal des derniers jours de mon père de Kobayashi Issa, *Danièle Duteil* p. 67
- Le pollen fertile de la poésie :  
Le pollinier sentinelle et petite Pentecôte de haïkus de Roland Halbert,  
*Marie-Noëlle Hôpital* p. 70
- Fenêtre sur le large, haïbun d'Hélène Bouchard, *Danièle Duteil* p. 74
- My Fukushima, Mon Fukushima, gogyôshi de Taro Aizu, *Danièle Duteil* p. 76
- Vers l'Apocalypse, tanbun de Mike Montreuil, *Danièle Duteil* p. 78
- La vie de l'AFAH  
Les rendez-vous de l'AFAH
- Chemins croisés, anthologie de haïbun, coédition AFAH/Pippa p. 79  
Nos adhérent.es ont du talent p. 79



## Éditorial

Un instant seulement,  
Faire retraite dans la cascade, ah !  
Début de l'été...

Bashô<sup>1</sup>

Le journal (*nikki*), les mémoires et le carnet de voyage remontent à une tradition littéraire ancienne au Japon, comme en témoigne l'existence du *Tosa nikki*, ou *Journal de Tosa*, composé dès le X<sup>e</sup> siècle. L'œuvre raconte le voyage de retour du poète vers la capitale. Elle inaugure, signée sous le nom d'une femme d'ailleurs, cette littérature féminine intime mêlant prose et poésie si prisée par la suite à la Cour. Bien sûr on citera, beaucoup plus tard, au XVII<sup>e</sup> siècle, la parution des célèbres *Journaux de voyage* de Bashô, notes et carnets dont le récit, *La sente étroite du Bout-du-Monde*<sup>2</sup>, s'est imposé comme un des chefs-d'œuvre de la littérature japonaise ancienne.

Il était donc bien naturel de proposer un jour ce genre littéraire que constitue le journal pour la revue *L'écho de l'étroit chemin*. C'est ainsi que le présent numéro 12 offre le choix entre deux sujets : « Journal d'une semaine » ou « Haïbun libre ».

Beau succès pour ces pages d'été : plus d'une vingtaine de textes a été reçu, parmi lesquels j'en ai retenu quinze : sept pour le premier thème et huit pour le second.

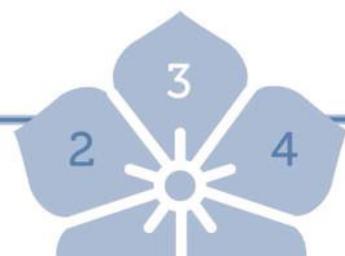
Les journaux sont en général assez longs, tranchant avec la brièveté marquée des haïbun libres. Des créations variées, recourant presque toujours à plusieurs techniques d'écriture, outre la combinaison formelle prose-haïkus de la forme haïbun. Une fois n'est pas coutume, j'ai préféré, au lieu du traditionnel « coup de cœur », dégager les principales caractéristiques de l'ensemble que de commenter un haïbun en particulier.

Les compositions libres sont également diversifiées. Germain Rehlinger, par exemple, accomplit une prouesse avec *Je me souviens*, « à la manière de Georges Pérec », qui livre des bribes du quotidien lui appartenant et appartenant au passé de tous. Ailleurs, Laurence Faisandier (atelier d'écriture de Roanne), dans *Pluie de pétales*, fait place à des morceaux poétiques courts en vers libres – qui tiennent lieu de développements – et haïkus. Tandis que Daniel Py introduit une chute drôle à son *Haïbun des tranchées*, le rapprochant ainsi de la nouvelle.

Chacun pourra encore lire les rubriques habituelles. Celle consacrée aux livres présente notamment, en accord avec le thème principal de ce numéro de *L'écho de l'étroit chemin*, *Le Journal des derniers jours de mon père* d'Issa, traduit par Seegan Mabeoone et publié récemment aux éditions Pippa. D'autres ouvrages sont également présentés, qui offrent tous aux amateurs de haïbun un intérêt certain : *Le pollinier sentinelle* et *la petite Pentecôte de haïkus* de Roland Halbert (éd. Fraction), sous la plume de Marie-Noëlle Hôpital et, sous la mienne, *My Fukukushima, Mon Fukushima* (éd. Fueisha) de Taro Aizu, *Fenêtre sur le large* d'Hélène Bouchard (éd. David, Qc), *Vers l'Apocalypse* de Mike Montreuil (Bondi Studios, Ontario).

<sup>1</sup> Traduction René Sieffert.

<sup>2</sup> Idem.

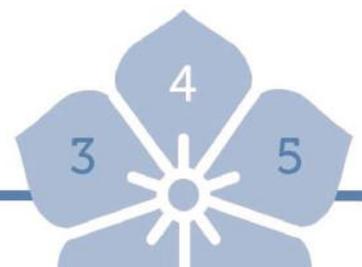


# L'écho de l'étroit chemin

Mais le grand événement de ce début d'été, est la **publication prochaine, en coédition AFAH/Pippa, de *Chemins croisés*, anthologie de haïbun de l'AFAH** : 51 auteurs ont été sélectionnés au total, provenant de haïbun publiés non seulement dans *L'écho de l'étroit chemin*, du n° 1 au n° 10, mais aussi tirés du corpus constitué par Meriem Fresson (membre du Bureau de l'AFAH et du comité de sélection des haïbun de *L'écho de l'étroit chemin*), du temps où elle animait *575haïbun*, dans la revue électronique francophone coopérative consacrée au haïku francophone et à ses formes voisines (haïga, haïbun, renku...), née en 2007 sur l'initiative de Serge Tomé ; d'autres enfin sont dus au travail effectué par Olivier Walter, dans le cadre de ses sélections haïbun destinées à la revue *Ploci* de l'Association pour la Promotion du Haïku (APH) fondée par Dominique Chipot. Olivier Walter a également figuré dans le comité de sélection de haïbun et le comité de rédaction de *L'écho de l'étroit chemin* au cours des années 2011-2012. *Chemins croisés* sortira en septembre 2014.

**Un bon de souscription pour l'anthologie de haïbun *Chemins croisés* figure en p. 79.** Le livre sera officiellement lancé au cours du **Festival international de haïku de l'Association Francophone de Haïku (AFH) organisé à Vannes du 9 au 12 octobre 2014.**

Je souhaite à tou.s/tes une bonne lecture et un bel été.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## ● Les oiseaux ont le droit

Lundi,  
les oiseaux ont le droit de rester au bord...

Sur l'étroite corniche de béton, il hésite, il va et vient, d'un pas lent, circonspect.

Où que porte son regard à l'horizon, il ne voit que du bleu, champ d'azur sur lequel passent par intermittence quelques filaments, brindilles oubliées du temps.

Il a l'air triste, si triste. Martin triste, c'est ainsi qu'on l'a surnommé. Il reste muet. Que pourrait-il bien dire, d'ailleurs ?

Quel message de dernière minute pourrait-il délivrer à ces enfants qui passent en contrebas ? Quel testament ?

C'est lundi. Une fillette pleure en traînant les pieds ; son cartable à roulettes racle sinistrement le gravier.

Un lundi... vaut-il la peine d'être vécu ?

Tout au bord du toit  
sautera ? sautera pas ?  
le martin s'envole

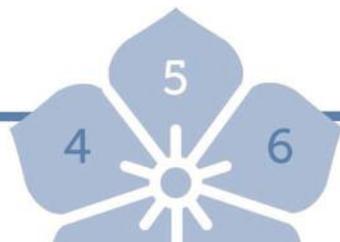
Mardi,  
les oiseaux ont le droit de ne pas me raconter ce qu'ils ont vu là-bas, derrière cette crête de nuages.

La petite fille est assise sur un banc ; elle regarde les cygnes glisser sur l'eau du bassin. Son père l'a photographiée de dos, sa mère debout à côté d'elle.

Photos des vacances passées outre océan, sur cette terre de France métropolitaine, quasi mythique à force d'être lointaine. La famille réunionnaise les dévore des yeux, avide de commentaires.

Comment c'était ? Tu n'as pas eu trop froid ? Tu as vu la neige ? la Tour Eiffel ? Raconte... Raconte... Tu as vu les cygnes ?

L'enfant se sent harcelée, tourmentée par le flot des questions. Elle revient d'une longue traversée, un mois sur le bateau. Elle ne ressent pas le besoin d'étaler ces instants du passé. C'était hier. Elle rêve d'aller retrouver la balançoire accrochée aux branches d'un flamboyant.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

« Non ! Je n'ai pas vu les cygnes ! » Lance-t-elle, excédée.

Comment ? Comment ! se récrie le cœur des taties-mamies inquisitrices, brandissant le cliché de la preuve, noir et blanc.

Là... Là, c'est bien un cygne ? (oui !) ; c'est bien toi, assise là ? (oui !) Alors... Alors...

La petite balaie les alors triomphants, l'accusation implicite de mensonge :

« Non ! Je n'ai pas vu les cygnes. J'avais les yeux fermés. »

Écho d'un chant  
les oiseaux-blancs me frôlent  
à grande vitesse

Mercredi, wednesday, Mittwoch, miércoles,  
les oiseaux ont le droit de se moquer de mon accent quand j'essaie de les imiter.

Chaque après-midi, il arrive à l'heure de la lecture. Invisible mais si proche. Le voilà à siffler, à moduler ses trilles, volubile.

Toujours le même. Je le reconnais à son chant.

Je le reconnais ? Quelle fatuité de ma part ! Moi qui n'ai guère la mémoire des sons, qui ne suis pas douée pour reproduire les phonèmes étrangers. Ceux que j'ai oubliés, bloqués dans un recoin de mes cordes vocales handicapées.

Je ne sais même pas avec certitude s'il est inquiet ou joyeux. C'est mon humeur du moment que je lui attribue sans vergogne.

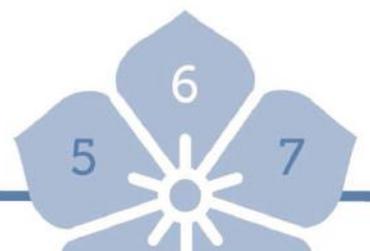
Je l'écoute pourtant ; je fais une pause et décolle du livre de Fantasy aux univers impitoyables de violence et de fureur. J'écoute les notes s'égrener dans la lumière rasante qui arrive du balcon. Parfois je lui invente une histoire d'eau fraîche et d'air pur, un haïku, un poème en *tip-tip-tip, ouit-ouit-ouit, tiroulirouli, rrou-rrrou, glu-dri...* un magma ridicule de sons qu'il ne sait pas décoder.

L'homme qui ne voit pas, l'entend aussi. Il le comprend. Il lui répond :

« Béni sois-tu petit frère, toi qui es d'autre nature ! Que ma tristesse soit sourire et ma douleur espoir quand ton chant épuré s'élève dans le soir... Que l'Amen de ce jour nous conduise vers la nuit étoilée où notre père des cieux veille sur nous. »

Et l'oiseau s'envole, apaisé.

L'oiseau du soir  
accrocher une prière  
au fil des notes



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Jeudi,

les oiseaux ont le droit de ne pas s'inquiéter des choses humaines.

Les oiseaux sages ne chantent que le bonheur d'être au présent ; ils savent qu'ils ne peuvent rien contrôler des aléas de l'existence, que le riz apparaît ou disparaît de la mangeoire sans qu'ils interviennent. Ont-ils jamais aperçu ma main qui éparpille les grains à leur intention ? Le lézard vert du soir, l'ont-ils seulement rencontré ?

Holà ! Amis de plumes et d'ailes qui me régalez de vos ramages, oserais-je insinuer que vous n'êtes que des mécaniques, des automates dont on a tourné la clé une fois pour toutes ? Honte à ma prétentieuse malhonnêteté !

Vos cris ne m'alertent-ils pas de votre présence, me ramenant à l'essentiel d'une mangeoire à regarnir ?

Et puis je me rends compte que je vous écris au dos d'une planche de photos de vous : images aux teintes passées déjà, témoignant d'une autre époque, d'un autre rituel, lorsque vous veniez vous ébattre sans peur sur la véranda, face à la table où j'écris.

C'était avant... ces chats qui rôdent impunément dans mon jardin ; c'était avant... la disparition de la chienne Doria.

Tant de mois sans elle...  
moineaux et tourterelles  
vous en souvenez-vous ?

Vendredi,

les oiseaux ont le droit de me prendre, sans état d'âme, pour une bénévoles de S.O.S. Envol.

« Ils m'ont abandonnée. Je suis toute seule, accrochée à ce poteau dressé au milieu de nulle part.

Comment elle disait déjà, Maman ? Bien serrer les bras contre mon corps, battre des gambettes... à moins que ce ne soit le contraire ? J'aurais dû l'écouter, Maman, au lieu de me laisser distraire par les pitreries de mes frères.

D'ailleurs où sont-ils maintenant ? Ne viendront-ils pas me secourir ? J'ai peur...

Ah ! Ça me revient, tout à coup ! Il faut battre des ailes. Voilà ce que disait Maman : battre des ailes...



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Trop tard ! Je tombe sur cette surface étrange, on dirait de l'air solidifié. Je tombe... Maman !

Et puis ça se met à tremuler, à bouger. J'avance ; je sens le vent faire frissonner les petites plumes de mon cou.

J'avance... et pourtant mes pattes sont immobilisées, coincées dans une horrible pince. Une horrible bête qui va me manger, le chat-loup des histoires qu'on m'a racontées au nid. Au secours ! Au secours !

Je suis entraînée de plus en plus loin. Je suis perdue... Mon cœur bat trop vite. Mon cœur bat trop fort. »

Un tract en plume  
accroché à l'essuie-glace  
- jusqu'ou, tourterelle ?

Samedi,  
les oiseaux ont le droit de s'envoler à mon approche, même si ça me rend triste.

Souriez ! Vous êtes photographié !

Il se méfie de moi, l'ami C... Il vient de plus en plus tôt, lance un bref cri à peine audible, s'empresse de dérober quelques grains de riz. Et, Pfft ! s'enfuit dès que je risque un coup d'œil derrière le paravent.

Au début, je pensais qu'il me confondait avec son ennemi, le rondouillard poilu qui déambule nonchalamment dans mon jardin. Mais je ressemble plutôt à une souricette sur deux pattes, sans rien des grâces félines de l'autre. Même si je suis potentiellement dangereuse pour lui et pour sa petite famille. Qui les nourrira s'il se fait prendre ?

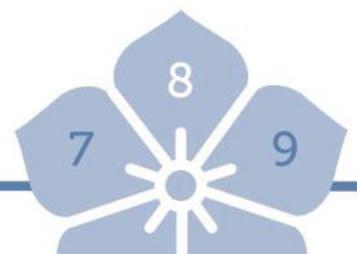
Cependant, à bien y réfléchir, je crois plutôt qu'il craint la petite boîte noire que je trimballe dans ma poche et que j'ai la manie de braquer sur lui. Une arme nouvelle ?

Non, cette idée ne peut traverser sa tête de piaf, lui, le citadin, il n'a jamais vu un fusil de sa vie. Des cages, si !

L'autre jour, je lui ai dit (télépathiquement, s'entend) : « On ne bouge plus ! Regardez-moi bien. Le petit oiseau va sortir. »

Et... le petit oiseau n'est jamais sorti. Sûr que je le garde prisonnier, a-t-il pensé.

Psitt... psitt... psitt...  
le cardinal du petit matin  
n'est qu'une ombre



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Dimanche,  
les oiseaux ont le droit de me rendre visite quand ils le veulent... même un jour férié.

Petit matin tendre, éclaboussé de chants. J'écoute pépier, gazouiller, triller, siffler, roucouler... au loin.

Seront-elles à leur poste, à ce point précis de l'un de ces câbles électriques qui réseautent l'espace de la ruelle ? Savent-elles qu'elles ont rendez-vous avec moi ?

Bien sûr, j'ai tort de m'inquiéter. Elles sont toujours ici, ou ailleurs, là où je ne les attends pas. C'est moi qui me laisse distraire par un souci qui passe, un robinet qui fuit.

Je rate souvent l'heure d'une rencontre essentielle, le message d'un oiseau que je ne distingue pas dans le tohu-bohu d'un feuillage, d'une fleur que je n'ai pas vu s'épanouir dans l'opacité de la nuit.

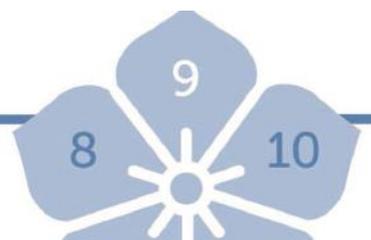
Sais-je seulement pourquoi je suis sur cette terre et pour combien de temps. Peut-être juste une poignée d'instant, jusqu'au bout de cette ligne, de ces mots...

Et quand je n'y serai plus, mon âme vous rejoindra-t-elle dans ce monde qu'imaginent vos chants ?

Tourterelle  
ciel à partager  
elle et moi

(27 Avril 2014)

*Monique Mérabet, France, La Réunion*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## ● Petites choses d'une semaine

Il devait pleuvoir *ce samedi...* Un soleil printanier se fait discret entre les rideaux.

Une inspiration profonde  
bloquer l'air un moment  
libérer la respiration  
creuser le ventre

Imaginer une cascade qui nous lave de nous...

Penser  
au lac un peu plus loin  
un chemin sous les frondaisons  
Les oiseaux discourent

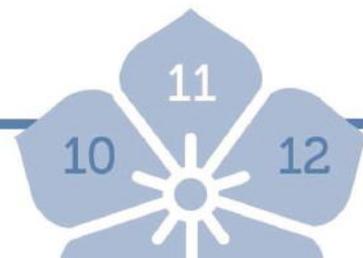
Posture de yoga  
Une fourmi va et vient  
sous mon nez

Les cloches sonnent, *c'est dimanche* – comme dans la chanson –

jardin pointilliste  
vallou embrumé  
bourgeons sur le qui vive attendant quelques degrés de plus  
pour s'épanouir

Je passe le portillon pour aller prendre le thé au bord du lavoir.  
Le vieux peintre a posé son gilet framboise sur le muret, il somnole.

... Et marcher pieds nus  
pour s'endormir au hamac  
Par-dessus les fleurs



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## *Jour de Lune*

Comme un petit arc blanc tendu vers l'ouest du ciel, face au soleil, un croissant.

Les oiseaux s'éveillent. Ils s'interpellent d'un arbre à l'autre... Refermer le jardinet comme une boîte à musique, avec précaution.

Le vent agite  
les clochettes du jardin  
Que veut-il dire ?

*Mardi matin*, l'empereur, sa femme et le p'tit prince ...  
Parfum de café dans la cuisine.

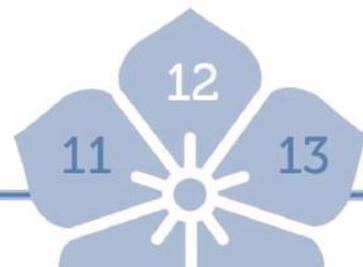
Ma grand'mère mangeait les grains torréfiés, je faisais la même chose. Encore, parfois.

L'important  
dénicher du bout de la langue  
l'enrobe<sup>1</sup> – au cœur du grain

Trois taches sur le blanc de la nappe  
entre les couverts du déjeuner  
comme des points de suspension

Le chat noir s'assied  
– voie lactée dans la cuisine –  
zébré de farine

<sup>1</sup> Petite peau qui enrobe le grain.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

*Jour de Mercure*

Avant de s'habiller  
un regard au loin  
un autre au thermomètre

Sur le bureau  
quelques étoffes découpées  
un pot de colle  
des pinceaux  
une paire de ciseaux voyageurs

Les *cigognes* de brodeuses ...

Une certaine hérédité dans le geste, une pérennité dans le regard.

Des heures entières  
être silence de vie  
Humble et créateur

*La semaine des quatre jeudis* existera-t-elle ?

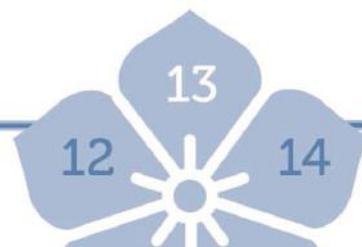
Souviens-toi nous étions enfants  
Journée sans école  
Tarte aux fruits rouges

L'imagination vagabonde nous portait loin des rues de la ville.

Nos mères prenaient le café dans l'après midi tamisé d'un store en rotin.

Ce soir au dessert ... devine quoi ?

Sous la balançoire  
des après-midi de jeu  
Un creux dans le sol ...



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Dernier jour avant la fin de semaine. Nous approchons de Pâques, les boulangeries sentent le chocolat.

Le soleil se lève plus tôt  
Sur le visage sentir un vent doux et léger  
parfumé d'iode – vent de mer

Avoir sous les yeux  
les cieux changeant du printemps

Dans le dos d'un vieillard  
un poisson se balance

Rouge de candeur  
Le jeune érable feuillu  
se cache en sous-bois

*Cécile Cotte-Magnier, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## ● Fin d'avril

Mercredi 23 avril

En ouvrant les volets ce matin, le ciel m'apparaît plus bleu que de coutume<sup>1</sup>. Une envie d'en respirer l'air me presse à expédier petit déjeuner et toilette. Le soleil est encore bas et sa lumière un peu froide. Un parfum iodé me fouette le visage. Une journée de grande marée. Je remonte la rue, encore étourdie de la brise, les mains dans les poches, pour me rendre à la boulangerie. Bientôt l'odeur iodée se mêle à celle, chaude, du pain sortant du four. Dans la vitrine, croissants et pains au chocolat me redonnent appétit. Mais au moment de payer, je réalise que j'ai oublié mon porte-monnaie.

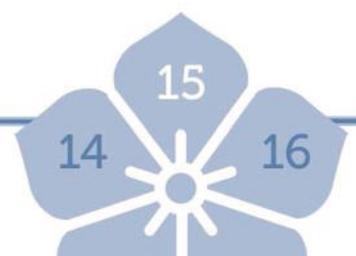
Balade matinale –  
dans mon dos éclats de rire  
de la mouette

Jeudi 24 avril

Vers 13 heures – l'heure où les gens sont encore à table – j'enfile ma veste et mon foulard pour ma petite promenade en bord de mer. À part quelques goélands, pas un humain en vue, et le banc que j'affectionne est libre. Devant moi, l'île de la Souris est envahie par les cris aigus et stridents des sternes. Les rochers parsemés d'algues brunes scintillent par endroit et semblent se mouvoir au soleil. Je respire ma solitude avec délectation.

---

<sup>1</sup> Note de l'auteure : « Je prends un malin plaisir à triturer la grammaire. »



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

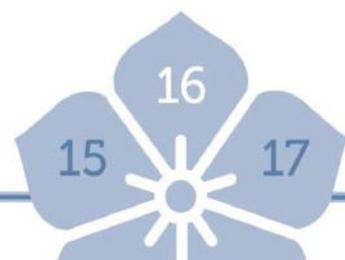
Assise sur le banc  
avec Ève et Louka  
gravés dans le bois

Vendredi 25 avril

Il pleut. Devant mon ordinateur, la page blanche reste désespérément blanche. Les mots, aujourd'hui, ont la consistance d'une goutte de pluie. Ils tombent par milliers et explosent sur le sol. Insaisissables. Ma pensée se vide et j'ai peur de devenir moi-même un abîme. Je vais sur Internet, de sites en sites, me balade pour tromper l'ennui, lis quelques articles « people » sans intérêt. Désespérant. À vouloir se remplir d'images et de mots insignifiants, on en devient boulimique. Et rien ne sort. Rien.

Samedi 26 avril

Cette nuit, le vent souffle fort. À deux heures et demie, je suis réveillée en sursaut par le cri de ma neufbox et les lumières clignotantes de mon imprimante. Étrange – mon radio réveil ne semble pas avoir été touché par la coupure. Deux heures et trente-deux minutes. Aucune ombre ne se promène dans ma chambre. Les fantômes se sont évaporés avec mon rêve. Assise dans mon lit, encore un peu sonnée, j'écoute les bruits de la nuit.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Bourrasque  
dans les branches défleuries –  
craquements du parquet

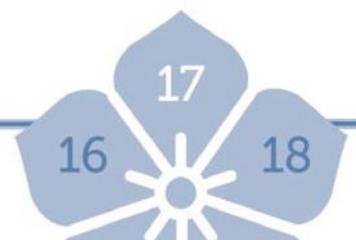
Dimanche 27 avril

Aujourd'hui, j'ai un peu la flemme : je reste en pyjama. Le vent souffle toujours aussi fort et le ciel oscille entre pluie et courte éclaircie. Aujourd'hui, c'est décidé, ce sera ma journée sans internet ! Un besoin urgent de me désintoxiquer. De me désinformer. Une cure de silence et de solitude. Parfois j'envie les haïjins japonais, Bashô, Issa, Santôka qui, dans leur errance dans la nature, recueillent l'infini à travers leurs mots. Saurais-je un jour atteindre une telle perfection ?

Relisant Bashô –  
le cri d'une mouette accroît  
ma solitude

Lundi 28 avril

De mes doigts habiles et impatients, je décortique les quelques crevettes roses achetées ce matin chez le poissonnier. Certaines ont la carapace dure et ne se laissent pas faire. Mes doigts meurtris sentent bon la marée. Ils déposent chaque crevette l'une après l'autre dans l'assiette creuse. Seize crevettes, pas une de moins, pas une de plus. Seize est un de mes nombres fétiches comme le huit ou le vingt-six. Je me souviens qu'à l'âge de seize ans, j'ai arrêté de me ronger les ongles. À présent j'ai de jolies mains



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

et je peux décortiquer des crevettes sans crainte de picotements. Seize petites crevettes roses, et en moins de deux, la première est déjà engloutie !

Tendre et salée  
la chair de la crevette –  
la mer dans ma bouche

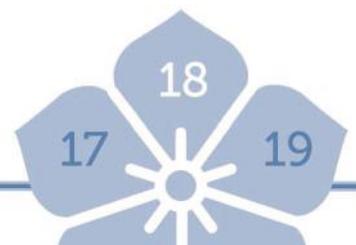
Mardi 29 avril

Je profite du soleil pour prendre le batobus. Assise à l'intérieur contre la baie vitrée, je me perds dans la contemplation des vagues. Parfois, je rêve de fondre entièrement dans ce mouvement incessant. Une balise souvent vient rompre l'harmonie et me ramène dans le bateau. Deux adolescentes derrière moi discutent de leurs amours, tout en pianotant sur leur téléphone portable. À ma gauche, un homme est plongé dans un roman. Mais mon regard, toujours, revient vers la mer.

Ronflement du moteur –  
entre deux nuages  
la mouette aphone

Mercredi 30 avril

Assise sur un rocher couvert de lichen orangé, j'écoute le vent dans l'aubépine aux fleurs blanches. Une légende populaire raconte que lors de la nuit du 30 avril, on fixait une branche de cet arbre à l'entrée des écuries et des étables pour empêcher les



# L'écho de l'étroit chemin

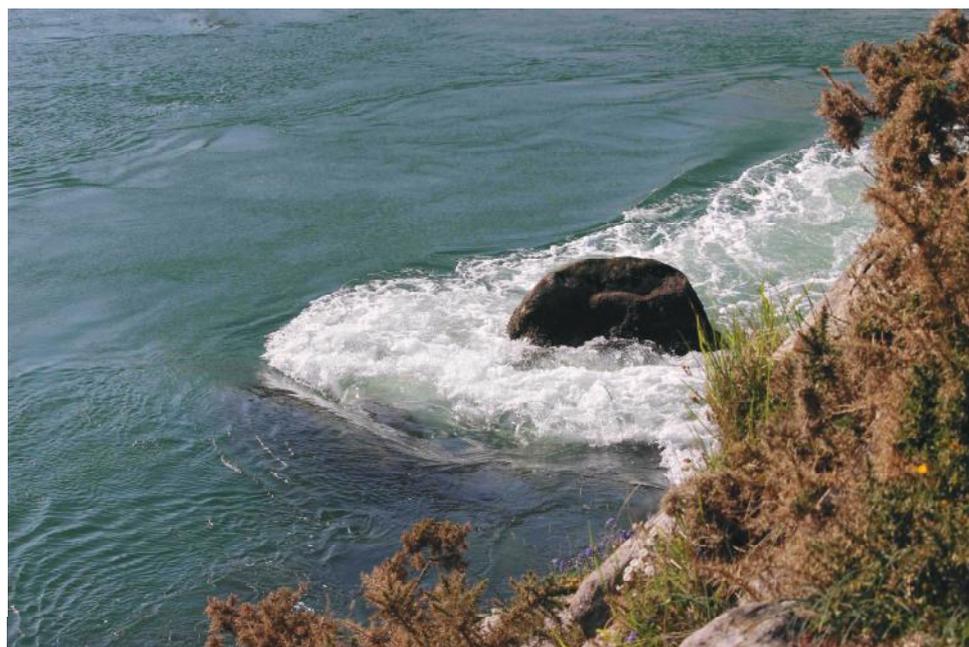
Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

araignées « sorcières » d'y pénétrer. Peut-être devrais-je en cueillir une pour me protéger de ces petites bêtes ? L'idée-même d'arracher une de ses jolies fleurs serait un sacrilège. La côte est parsemée de pâquerettes, épilobes, silènes qui, battus par les embruns, résistent aux tempêtes. Les armérias roses, si fragiles en apparence, poussent par millier sur les rochers. Un pollen, parfois, surgit au-dessus de la pierre, léger comme un papillon.

Marée montante –  
l'odeur du large  
dans mes cheveux blancs

*Lydia Padellec, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## ● Feuilles d'avril

Lundi 19 :

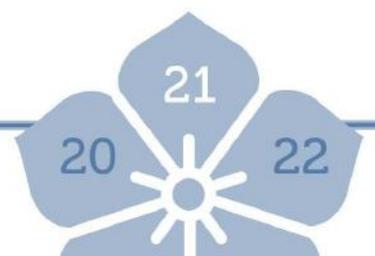
Analyses médicales : moquette, personnel aimable, soins indolores, mais demeure l'anxiété du futur.

Des rêves de la nuit précédente me reviennent : je suis prisonnière, je ne sais pas pourquoi, je cherche dans mon passé toutes sortes de fautes ou de peccadilles : une gifle à un enfant, le chien écrasé, la voiture à la tôle froissée...

Autre rêve, dans une vieille demeure, un magasin d'antiquités, j'ai acheté des diamants, deux bagues surmontées de deux grappes de pierres précieuses rouges, j'ai à peine le temps de les porter avant de les semer en chemin, et pourtant il s'agit d'un achat très important. Mais peut-être me suis-je laissée berner, les pierres sont-elles fausses ? Pourtant l'anneau qui supporte les pierres a un poinçon.

Mardi 20 :

Mauvaises nouvelles au courrier ce matin : grand-père gravement malade, S. obligée de reporter la première de sa pièce ; elle m'écrit s'être trompée dans la mise en scène, je sais qu'elle a les reins solides, elle s'en tirera...mais elle prend des risques car elle s'est lancée avec des comédiens très peu expérimentés. Je ne sais pas pourquoi ce relatif échec m'affecte tellement, S. mise énormément sur le théâtre et sa précédente missive m'était apparue optimiste, voire enthousiaste, je ne m'y attendais nullement. Cependant, il y a deux ans déjà, le projet de tournée avait avorté pour d'autres raisons. Moi, j'ai l'habitude des manuscrits éternellement renvoyés. Que répondre ?



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Mercredi 21 :

Dans un demi-sommeil, me viennent des images très douces, d'une vague qui me couvre et me découvre tour à tour associée à l'image d'Aigues-Mortes dont le nom me fascine, j'y relie la couleur de l'aigue marine, transparente et bleue, à la riche histoire d'une cité encore plongée dans l'ancien temps.

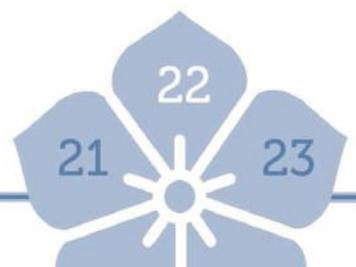
Mon enfance à Beaune...  
Cygnes glissant sur l'étang  
sous les frondaisons.

Soirée avec les L...Discussions sur le balcon à la fraîche, dans l'odeur des pins, avec le croassement des grenouilles en fond sonore et le passage d'oiseaux non identifiés ; F. a recueilli un chaton mourant de faim et de froid, il vient à peine de naître ; elle l'alimente nuit et jour, très fréquemment, avec du lait distillé au compte-gouttes, le soigne avec du sérum physiologique, comme un bébé...la fibre maternelle profite au petit chat.

Jeudi 22 :

Deux documentaires d'Haroun TAZIEFF sur les volcans. Cinq personnes dans la salle de cinéma. L'EREBUS, pris dans les glaces. Antarctique. Alliage étrange et envoûtant de la neige et du feu.

Fracas cette nuit, je me suis réveillée brusquement, angoissée, et suis restée longtemps attentive au moindre bruit, en alerte. Je me suis levée, tout était calme. Ai fini par me rendormir après l'interruption d'un rêve dont je ne parvenais pas à reprendre le fil. Ce matin, la poubelle renversée.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Vendredi 23 :

Lecture d'*Éloges* achevée... des pans de poèmes bourdonnent à mes oreilles... Quelle musique, quelles ondes de chaleur, de sensualité ! ...Le plaisir physique du rythme, de la déclamation.

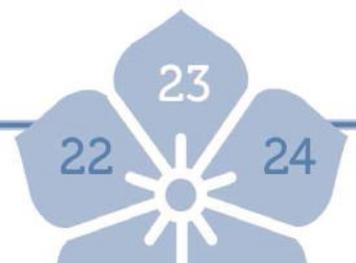
Marcher sur une sente,  
écrire au fil de la page,  
la même cadence.

*SAYAT NOVA*, film dont la beauté rassasie : sein, coquillage nacré, pureté des visages, splendeur des fresques, des miniatures, des étoffes chatoyantes et par-dessus tout, découverte des gestes quotidiens à la noblesse rituelle qui magnifient les choses : le raisin foulé au pied, la laine teinte dans les baquets fumants, le métier à tisser, la dentelle patiemment brodée, l'olive broyée sous la meule tirée par un âne. L'huile jaillit.

Samedi 24 :

Manifestation arménienne, en souvenir du génocide de 1915. Nombreux drapeaux, un bel emblème... des couleurs, un prêtre vêtu d'une soutane noire et d'une croix flamboyante. L'Arménie lointaine dans l'espace, une histoire qui s'éloigne aussi de la mémoire des jeunes générations... Et cependant, ils sont nombreux à porter en eux-mêmes la conscience de leur pays d'origine.

Encore un rêve ; j'avais un tableau à faire encadrer et dorer et je devais donner ce travail à un artisan, je n'y suis pas allée par négligence. J'ai rencontré peu après cet artisan, un jeune homme qui mourait de faim faute de commandes et je me penchais sur lui avec sollicitude avant de me précipiter pour lui envoyer ma toile.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Dimanche 25

La peau sans cesse fouettée, fouillée par le vent, un vent froid, parfois violent, pluies par brassées, ciel chargé... pays enclos, la Camargue sur des chemins de traverse à peine carrossables. Les chevaux, les taureaux ne manquent pas mais je préfère les canards sauvages, les échassiers et les rapaces qui se laissent malaisément découvrir. Quelques hérons cendrés, espèce rare au vol très esthétique, des buses au plumage sombre, des aigrettes blanches qui s'envolent dans un éventail de plumes vaporeuses, une cigogne avec son nid et ses petits, le garde bœuf, le faucon, d'innombrables mouettes rieuses, des pies, des corneilles, des goélands, et surtout les flamants, les merveilleux flamants, rose pâle, à la ligne tellement fine, élégante, admirés sur les marais, sous des éclairages mitigés, argentés, ponctués de nuage. Point de grand soleil, sauf un étincelant coucher.

Iris et roseaux  
sous la lumière d'avril  
froissement d'ailes.

*Marie-Noëlle Hôpital, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## ● Les bleus de Pâques

Lundi 10 avril 2006

Voyage vers Parcé pour les vacances de printemps. Seule dans la voiture, j'ai entendu à la radio une comédienne qui lisait, à l'occasion du vingtième anniversaire de l'accident de Tchernobyl, un extrait du livre : *La Supplication* de Svetlana Alexievitch. Dans ce long passage, une vieille femme disait qu'ils étaient très peu d'humains à rester vivre dans la zone interdite... que les cerises n'avaient jamais été aussi grosses et rouges que cette année-là, que nombreux étaient les chiens, les chats abandonnés... et les rats, terriblement affamés.

Un jour, a-t-elle raconté, un homme toujours un peu éméché est tombé en chemin à vélo... On a retrouvé deux os, et puis le vélo... C'est tout...

Mardi 11 avril

Ici, à la campagne, le jour est soulevé par une immense énergie, jaillissante, irrépressible qui envahit tout l'Est... une déferlante de lumière qui nous tire des draps, nous pousse vers les fenêtres, le dehors...

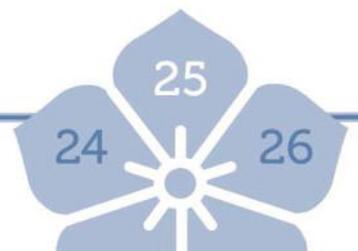
Cheveux aux vents  
dans l'air frais du printemps  
Froufrou des sources

Et les oiseaux chantent, mais chantent ! Comme des fous ...

Et la façon irrésistible dont surgissent les bourgeons, les herbes... Toute la végétation gonfle, éclate, sous une poussée vigoureuse... Venue d'où ?

En déjeunant, suite à ma soirée d'hier à parcourir l'ouvrage *L'art de l'autoportrait*, je pense aux femmes artistes.

Dans le chapitre consacré à l'histoire de l'autoportrait des femmes, j'ai fait une étrange découverte : Artemisia Gentileschi qui s'est la première autoportraituree en 1615 est aussi la première femme de l'histoire à avoir intenté un procès pour viol.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

On y apprend également que les premières femmes artistes étaient presque toutes religieuses. Une valeur pénitentielle de l'art, suppose-t-on. J'en doute. N'est-ce pas plutôt que seule la foi, le désir de plaire à Dieu, offrait à ces artistes du temps passé l'énergie, le courage nécessaire pour se lancer dans la création ?

Almicare Anguissola, elle, ajoutait toujours à sa signature : « célibataire ». Pourquoi cette insistance ? Parce que, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la signature des femmes n'avait pas de valeur légale juridique.

Très souvent, dans leur autoportrait, les femmes se peignent sans les enfants, sans le mari. Artemisia, elle, se représente en peintre ou avec un luth.

Secret d'atelier  
L'artiste tenue d'enseigner  
visage voilé

Dans l'immense après-midi, dans le jardin et le ciel ouvert et bleu, alors que je sarclais mon carré de vivaces avec un petit couteau, soudain, l'azur et tout le paysage ont été striés par une interminable suite de cris déchirants... une voix d'homme dans la force de l'âge...

Tout ce qu'un être humain, qui voit son corps se déchirer, qui voit la mort le déchiqueter, peut exsuder en cris était là...

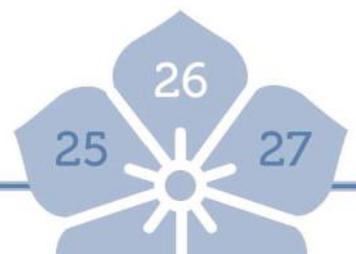
Au bout des cris  
bien audible le mot : « Putain ! »  
Puis plus rien

Je reste transie d'angoisse.

Chaque homme doit-il vraiment vivre un ultime calvaire ?

Après un court moment, on entend s'approcher deux sirènes de pompiers qui s'arrêtent en haut du village.

Dans le jardin, la vie suit son cours. Les arbres fruitiers roses sont en fleurs, les blancs tout au bord de fleurir. Les plantes bulbeuses se multiplient : doubles pieds de jonquilles, de lis... Les rosiers s'élancent dans la fabrication de bourgeons. On entend dans les autres jardins le long de la rivière, le raclement des outils sur la terre. Je dégage les pousses de pivoines, les pieds d'alouette. Je barre la route aux limaces avec des cendres.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Le soir, quand les voisins du bout du chemin rentrent de leur jardin, on parle des cris. Ils me disent que c'est un couvreur qui est tombé du toit. Il est en vie ! Des gens l'ont vu quand les pompiers sont arrivés : il était assis dans une cour.

Dans la soirée, j'ai entendu à la radio un autre passage de *La supplication*. C'était le récit d'Elena, la femme alors enceinte d'un pompier, qui vit son mari mourir après avoir été appelé dès la première heure sur l'incendie de Tchernobyl. C'était un récit terrible et superbe, essentiel pour ce qui porte le nom d'humain.

Si certains voient le couple comme ringard et jouent aux « blasés de l'amour », qu'ils lisent le récit d'Elena, qu'ils sachent ce que l'amour peut.

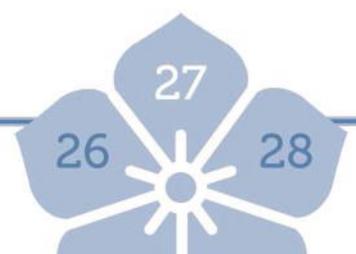
L'épreuve d'Elena fut pire que celle de Marie dans *les Évangiles*. La passion du Christ a duré quelques heures. L'agonie des pompiers irradiés a duré quatorze jours exactement, passant par toutes les mêmes étapes.

J'écoute un peu chaque jour sur France Culture les extraits de ces tragédies individuelles. Ces personnes victimes de l'une des plus grandes catastrophes écologiques de notre temps reviennent souvent sur leur extrême sentiment de solitude à vivre quelque chose dans leur chair qui n'avait jamais encore été vécu par d'autres humains, et leur extrême difficulté à trouver des mots pour exprimer ce qui n'avait encore jamais existé. Que peut-on faire pour rester en communion avec eux, si ce n'est écouter patiemment ce qu'ils nous disent ?

C'est la Semaine Sainte. Je fais pour ainsi dire « mes Pâques », en accueillant leurs mots, en réfléchissant à ce qui est sacré dans l'humain contemporain.

Mercredi 12 avril

Je passe ma semaine de solitude avec trois livres viatiques qui me tiennent dans leur bras : *Lâcher prise* de Joël Vernet, *Autoportrait au radiateur* de Christian Bobin et *En vie* de Eugène Savistkaya. Sur ma table de nuit, ils se tiennent ensemble, trois frères. Ils offrent un regard original posé sur le monde et qui le poétise, le rend habitable. Ils sont un peu les écrits mystiques d'aujourd'hui. Sans catéchisme, il montre un monde habité, où l'on touche au mystère de la création, où l'on prend conscience de la merveille d'exister.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

À midi, je suis allée déjeuner avec mon père. Je me suis rendue chez lui à travers la campagne par les toute petites routes, en écoutant à la radio le témoignage d'un homme, alors jeune reporter russe, qui croyait encore au régime soviétique et qui était chargé de photographier l'après Tchernobyl comme le régime le voulait, c'est-à-dire qu'il ne photographiait rien d'important. Il s'en étonnait encore en le racontant. Il faisait des listes, comme une litanie des choses qu'il avait vues puis il concluait à chaque fois par « J'ai vu cela... et je ne l'ai pas photographié ! » Il parlait des fosses gigantesques que les liquidateurs creusaient pour enterrer les toits, les murs, les arbres, les plantes. Et puis, des immenses fosses qu'ils creusaient encore, avec d'énormes machines de chantier et où ils enterraient ... la terre ! - Je vois sous mes yeux, roulant en voiture sur les petites routes les haies fleuries bordant les prairies. Je revois mon père, paysan, qui labourait la terre, pour l'ensemencer, qui surveillait la maturité des blés... - Donc, ils ôtaient la couche supérieure de la terre, c'est-à-dire la terre arable et ils l'enfouissaient dans des fosses, puis ils abandonnaient là les engins eux-mêmes et ils quittaient la zone.

Ici, aujourd'hui, les routes sont bordées d'herbe très verte et les talus des fossés sont égayés de coucous très drus, de stellaires blanches et de petits boutons d'or.

Bave d'escargots  
L'écume des buissons blancs  
Vent sur les fleurs

Je roule entre les champs sous un ciel mayennais, un ciel d'ouest, « mon ciel ». Un ciel bleu tendre, traversé d'épaisses nuées au centre gris plombé et d'un blanc immaculé sur les bords.

Jeudi 13 avril

Je retrouve Chantal avec sa mère qui manifeste le désir d'aller se promener à Solesmes et on y va ensemble. J'aime savoir exister près de chez moi cette communauté religieuse. La vie monastique me fascine. Ces humains, clôturés en un lieu, creusent en eux-mêmes comme un puits vers une source espérée, ils cherchent vers le ciel leur échelle de Jacob.

Nous sommes arrivées à la fin des Vêpres. Quand prirent fin les chants grégoriens, les moines, nombreux, sortirent en silence par la petite porte sur la gauche, en un long défilé de soutanes noires. Alors nous sommes allées regarder la Mise au tombeau dans la chapelle de droite, considérée comme le plus bel ensemble statuaire de tout l'Ouest de la France.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Mort du supplicié  
Le visage grave et doux  
de la bien-aimée

La représentation de Marie-Madeleine m'intrigue. J'aime dans ce monde d'hommes, ici à Solesmes, la présence de cette femme. Elle est assise, imposante, bien en chair. Son visage plein est parfaitement calme. Aucune vague d'angoisse, aucune ride d'amertume. Elle n'est pas triste. Elle est recueillie. Elle sait que vient de s'accomplir un événement extraordinaire et elle l'accepte. Le jour où je serai à même d'accueillir sans broncher tout ce que la vie doit me faire rencontrer, alors enfin je serai sage, et je serai apte à laisser venir la mort, cette grande énigme.

Le soir, à Parcé, une belle lumière éclaire la rivière et la rive d'en face. Les oiseaux reprennent un dernier concert, plus discret que celui du matin néanmoins. Dans le calme du crépuscule, sous le saule d'Antoine, un héron cendré vient se percher sur l'extrémité de la barque amarrée. La barque bouge au gré du courant ; pas le héron. Sur la berge, une poule d'eau picore dans l'herbe. À un moment, dans la même herbe, se dandinent un couple de canards colverts.

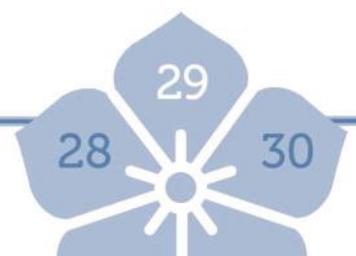
Puis, dans la lumière qui baisse, je monte dans mon bureau me plonger dans l'œuvre de Rembrandt. Je souhaitais étudier ses autoportraits, mais je m'abîme dans le portrait de sa mère.

Vendredi 14 avril

Ce matin, le temps est gris et humide. L'eau de la rivière coule. Les arbres étalent leurs rameaux, vert acide pour le saule pleureur, pourpres pour les aulnes. Les oiseaux chantent. Le héron gris passe en vol plané au-dessus de l'eau, vers Malicorne, en lançant son cri rauque. J'entends des voix et un bruit de roulement sur le sable. C'est M. Heurtebise qui amène au jardin ses pommes de terre germées dans une brouette pleine de cageots : aujourd'hui, il va planter ses patates.

Alors, je vais pouvoir planter mes dahlias.

Je plante aussi dans l'après-midi un plumbago couleur ciel sur la terrasse et une touffe d'agapanthes bleues dans le jardin. Puis dans le talus, j'installe une touffe de lavande papillon dans un grand pot ventru de terre cuite sous le sapin où s'élanche la glycine.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Samedi 15 avril

Hier soir, en me couchant, j'ai ressorti et relu le fascicule sur le retable d'Issenheim, acheté il y a plusieurs années à Colmar. Ce qui me captive le plus dans cette œuvre, c'est la blancheur du vêtement de Marie, et le fond noir des ténèbres du ciel. Quelle audace ! Et les lèvres bleues du crucifié !

Huysmans a dit avoir été saisi par la foi en regardant le Christ d'Unterlinden.

À Pâques, je suis « retournée » par le retable d'Issenheim.

Mais à Noël, je préfère la douceur des Nativités de Giotto. Et aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma fille.

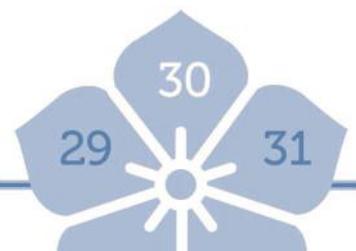
Ce matin, il pleut. On a même entendu quelques coups de tonnerre. J'entrouvre la fenêtre de mon bureau pour entendre mieux la rivière, les oiseaux, l'eau des gouttières. La terre avait soif, séchée par le vent du nord du début de semaine. Les herbes et les feuilles s'étalent d'aise. Les escargots doivent être en fête. Mes plantations vont travailler en racines. C'est un temps de Pâques : encore froid, humide, vert acide. Dans la matinée, j'ai repris Proust pour me replonger dans les « éternelles vacances de Pâques » à Combray. Toujours Françoise prépare les asperges.

La fine amertume  
des premiers pissenlits  
L'or de l'œuf mollet

Après, je relis au hasard la page où Proust décrit le nénuphar qui va et vient d'une rive à l'autre de la Vivonne. Quels détails, quel soin, quel travail pour donner vie à la réalité par les mots.

Puisque les mots dans la phrase ne peuvent se présenter que dans une suite linéaire, il faut pour les lire un certain temps. Et cet allongement du temps donne une impression de durée, d'éternité même, au geste, à l'événement, décrit de l'intérieur, comme si nous le vivions.

Je venais pour ces vacances à Parcé pensant écrire à partir des autoportraits de Rembrandt, mais je n'écris pas. Je n'ai rien produit et j'en suis un peu dépitée. Puis je réalise que dans mon journal - le journal : ce ramassis de fragments du banal quotidien entre autoportrait et reviviscence - j'ai un peu écrit, à côté...



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

La tige qui sort de terre ne vient pas toujours là où on l'attend.

Il en est ainsi de ma clématite. Au pied du rosier jaune sous le prunier à quetsches, je surveillais son pied desséché sous le gros tesson de terre cuite. Je ne voyais rien venir. Et puis, en désherbant l'endroit, j'ai découvert une tige neuve et vigoureuse une quinzaine de centimètres en avant du tesson.

En fait, on est écrivain avant tout en esprit. L'écrit, le texte, vient à l'instant, plus tard, ou jamais... On est travaillé par une vision, une impatience, mais on ne maîtrise rien. On a un désir irrépessible de se mettre à l'œuvre, mais on ne sait ni quoi ni comment faire ? On a « vu » quelque chose mais on a peur de rater la cible, de gâcher le papier, d'avoir été inutile.

Nous ne sommes pas assez modestes.

Tous les oiseaux, toutes les fleurs, tous les arbres ne développeront pas forcément toute leur potentialité. Et alors ?

Ce que certains ne font pas, d'autres le feront...

Si ce n'est pas moi, quelqu'un d'autre saura le dire.

Être vivant, c'est là l'essentiel. Pourquoi être performant ?

Ne pas vouloir trop faire.

Ne pas trop vouloir faire.

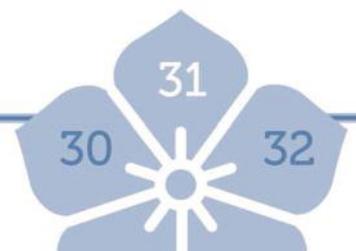
Se laisser, « pâte », travailler par la vie. Faire silence, pour accueillir.

Faire confiance et s'y tenir.

Dans *Lâcher prise*, Joël Vernet écrit :

« Lire, écrire, c'est s'éveiller à l'inconnu, c'est errer vers toujours plus d'inconnu. Lire, écrire un livre peut prendre des années, le temps d'une vie, des années durant lesquelles nous ne sommes surtout pas des artistes, encore moins des écrivains mais plutôt des mendiants, des égarés. »

Oui, je suis une égarée, une mendiante.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Dimanche 16 avril

Philippe, les enfants, sont là. Et l'on reçoit pour le déjeuner toute la famille élargie. Après le petit déjeuner, je pars seule faire un grand tour à vélo vers le Petit Poligné. Dans la lumière du matin, le paysage est magnifique, si beau qu'on s'arrête, qu'on se dit qu'on voudrait étirer cet instant-là, qu'on se réjouit d'y être, de vivre.

Puis je rentre pour mettre le couvert et décorer la table avec des coquilles d'œuf vides que je remplis de mousse fraîche où je pique des fleurettes de printemps.

Ensuite, pour l'apéritif, j'écale des œufs de caille. Que l'intérieur des coquilles est d'un beau bleu ciel ! Ainsi donc, les oisillons, encore dans l'œuf, ont sur le revers des coquilles un avant-goût de l'azur, et du vol ?

Par la porte ouverte de la cuisine, je vois les jardins et la rivière.

Dans le vert des arbres  
glissent les premiers bateaux blancs  
Rêves... en partance

La table est prête ; la maison, remplie d'odeurs de cuisine.  
Tous les invités doivent être déjà en chemin.

*Monique Leroux Serres, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## Des rues sans trottoirs

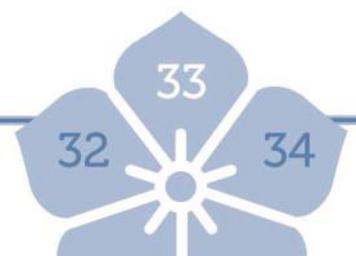
Avec le temps, j'ai saisi la nuance entre pauvreté et misère; j'ai appris à ne pas avoir peur des différences, des rues sans trottoir et des gazons mal taillés. Ainsi enrichie, je suis allée aux Antilles, au Vietnam et récemment en Afrique subsaharienne.

*En Airbus 380  
la vie fait voyager  
la mort aussi  
les projets de tous et chacun  
bercés par les moteurs*

En Afrique oui, mais plus précisément dans une île de l'Océan Indien au large de la Tanzanie : Zanzibar. Un lieu mythique où l'on vit au rythme des marées. Et ici, contrairement à chez nous, on ne demande jamais si demain sera beau.

*La vague se retire  
les femmes cueillent les algues  
mer nourricière*

Chez nous, « ces quelques arpents de neige » où le thermomètre indiquait 30° degrés sous zéro à notre départ; en ce premier jour ici, la chaleur est notre seule préoccupation. Une brise si douce caresse ces corps qui en ont bien besoin. Je crois halluciner apercevant un limettier devant la fenêtre de notre bungalow... Le fruit de mon imagination ou l'effet *jet lag* ?



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Non seulement il n'y a pas de trottoirs dans ce coin de pays, mais souvent il n'y a pas de rues... À première vue, on croit que cet endroit est pauvre, mais notre vision est faussée par nos lentilles nord-américaines

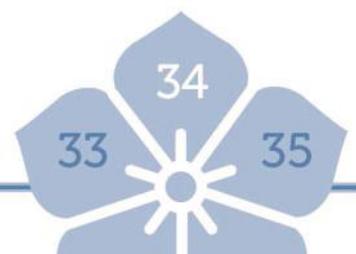
L'ancien et le moderne se côtoient en toute harmonie, la lune et le soleil sont encore la seule l'horloge de l'île

*Orteils dans le sable  
café Internet sur la plage  
hello@ les québécois*

Les insulaires sont affables et attachants; ils ont le sens de l'humour et prennent le temps de rigoler avec nous. Ils nous parlent de leurs *Big Five*. Nous poussons l'audace jusqu'à baragouiner quelques mots de swahili.

*Hamed noir ébène  
regard de soleil couchant  
envoûtante Afrique*

*Sambusas servis  
sur feuille de bananier  
vaisselle incassable*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

On croise des gens de plusieurs pays, cultures et religions. Et si d'aventure on pénètre au cœur de la « capitale », Stone Town, on découvre des rues étroites et alambiquées, d'imposantes portes sculptées qui rappellent une certaine prospérité. Elles établissaient le statu social des occupants et devaient protéger les riches Zanzibarites contre les assauts d'éventuels éléphants. Des minarets et des clochers invitent à la prière. Et un agréable parfum d'épices flotte dans l'air.

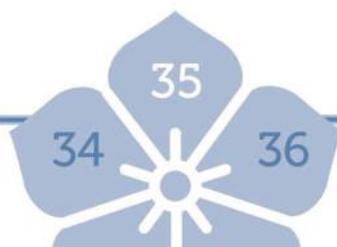
*Femmes voilées de noir  
fillettes voilées de rose  
matière à réflexion*

Nous découvrons une terre au passé ambigu. Les sultans d'Oman venaient s'y reposer poussés par les grands courants marins. L'île était un centre de commerce international pour les biens de luxe.

Nous visitons le Marchés des Esclaves et ses caves étouffantes où les noirs étaient enchaînés avant d'être pesés, vendus et expédiés en Orient. Zanzibar était aussi la plaque tournante d'une activité fort lucrative dans l'Est de l'Afrique.

Cette première semaine en Afrique, n'est que le début d'une belle aventure. Nous partons demain pour l'Ouganda, à la rencontre des autres *Big Five*, les vrais...

*Céline Landry, Canada*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

## ● À l'ouest du Pecos

11 octobre 2013

*Un jour envolé  
entre Londres et Chicago –  
combien m'en reste-t-il ?*

Un imprévu – en l'occurrence un problème de réacteur – m'ayant fait rater la correspondance, j'ai dû passer la nuit à Chicago.

Ce matin me voici dans un avion de la compagnie American Eagle qui ne devrait pas tarder à se poser à Albuquerque.

« Ces cercles au sol ? Des cultures de pitas ! » me répond en riant la stewardess.

J'ai mal dormi – les décalages horaires et autres repas anarchiques à des heures improbables m'ayant brouillé l'horloge interne – mais me sens pourtant d'attaque en ce vendredi d'octobre limpide et doux.

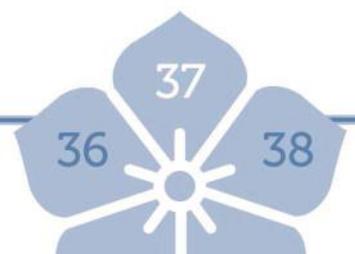
Une fois de plus ma bonne étoile me sauve la mise ! En effet, à l'aéroport un charmant monsieur, me voyant me bagarrer avec un vieux téléphone public à pièces, me propose son portable, m'offre des crackers au peanut butter, une sucette au chocolat et une carte routière de la région...

*Ah cette lumière  
ce ciel à nul autre pareil –  
coming home*

Downtown Albuquerque...

« N'y allez surtout pas à pied, c'est loin et les environs sont dangereux ! » m'enjoint un Amérindien obèse et aimable, quand je lui demande le chemin.

Après avoir laissé mes bagages à la gare routière et ferroviaire, un endroit délabré et peu engageant, j'emprunte donc le bus urbain, un vieux tacot où les voyageurs ont la mine lasse et les fringues fatiguées. Une autre Amérique, quoi !...



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

En sillonnant la Old Town à la recherche de cette caverne d'Ali Baba où, il y a quatre ans, j'avais trouvé un incroyable assortiment de piments (mon addiction !), je tombe sur un concert de flamenco et « cante ».

Ça alors ! des danseuses andalouses devant l'église San Felipe de Neri, au milieu de la Plaza, voilà qui est plutôt insolite ! Pas étonnant que les Anglo en restent bouche bée, car hormis la langue espagnole, peu de points communs entre la culture et la musique du Nouveau-Mexique et celle de l'Andalousie. Et moi qui raffole du flamenco, j'ai hélas un train à prendre !

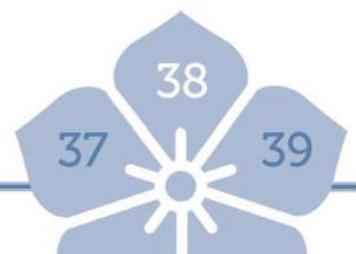
*Tertres de ferraille  
des voitures à la casse –  
frontière ville-désert*

Depuis 2008, le Railrunner – un petit train omnibus – couvre le trajet Albuquerque-Santa Fé, et l'on se croirait presque au temps de la conquête de l'Ouest ! Je me laisse bercer et retrouve avec bonheur ces paysages familiers que j'adore : mesas, cottonwoods, peupliers et autres arbustes, au milieu d'immensités minérales...

*Souricette grise  
débordante d'énergie –  
automne radieux*

Quelle joie de revoir Barbara, après presque quatre ans d'absence ! Pendant l'heure que nous passons dans son pick-up à grimper les montagnes du Sangre de Cristo jusqu'à leur nid d'aigle à presque 3000 m. d'altitude, elle me fait la chronique du village et m'informe de l'état de santé de son époux.

*Maigre chancelant  
l'ombre de lui-même –  
coucher du soleil*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Comme il a changé, le caballero ! comme il a l'air fragile ! Lui jadis si brillant, devenant peu à peu confus et erratique... Il n'en continue pas moins à peindre, écrire et composer, mais à un rythme plus lent, quand sa santé le lui permet ; de son côté Barbara, à l'heure actuelle, écrit davantage qu'elle ne peint. Et phénomène intéressant : à mesure qu'Alvaro perd de son panache et s'efface, elle-même semble prendre de l'essor et de l'assurance.

Notre dîner de sushis est d'une gaîté un peu forcée, aucun de nous n'ayant vraiment faim ; et je suis si fatiguée par ces deux jours de voyage que le tableau de vieux amis vieillissants que nous formons tous les trois me tombe sur le moral.

12 octobre 2013

*Est-ce le champagne  
ou l'amour de ses proches ?  
a happy birthday*

De Santa Fé sont venus Elena – la fille favorite d'Alvaro –, son époux Daniel et leurs deux enfants : Christopher, 16 ans et des appareils dentaires, et Madeleine, 13 ans, en phase chrysalide.

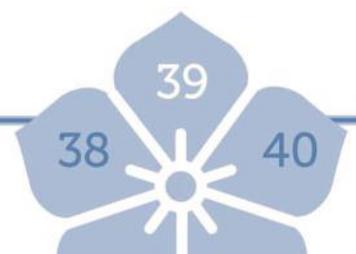
Alvaro semble aujourd'hui en pleine forme et a fière allure : veston, pantalon et chapeau noirs, bottines à talon et lavallière.

Toute la soirée il se montrera exubérant, gai et spirituel, et c'est un plaisir de retrouver le génie et galant homme que j'ai rencontré il y a plus de vingt ans.

Costa-Ricain vivant aux States depuis plus d'un demi-siècle, Alvaro est resté très latin : il adore les fêtes et s'entourer de convives et d'amis.

En revanche, avec l'âge et la maladie, lui et Barbara ont adopté les dîners à l'américaine : apéro à 18 h., repas à 19 h. et départ des convives vers 21 h. !

Ah quelle nostalgie de nos fêtes d'antan – pas si lointaines – qui finissaient tard dans la nuit et après force libations de tous genres !...



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

13 octobre 2013

*Spectres grimaçants  
jaillissant d'une citrouille  
Halloween ou Toussaint ?*

Dans ce village que je connais comme ma poche et où suis bien la seule à me promener à pied, je me fais klaxonner et insulter par un autochtone fort désagréable : petit, gros, de longs cheveux noirs gras, un visage large, au nez épaté et aux petits yeux méchants. Ce monsieur déclare que je bloque la route... alors que son véhicule – un 4x4 rouge agressif, flambant neuf – est le seul à l'horizon !

« C'est notre terre, nous devons la protéger ! », me crie-t-il agressivement.  
Un peu tard peut-être, non ?!

Le soir, j'invite mes amis à manger aux Ranchos de Chimayo – une tradition qui nous est chère.

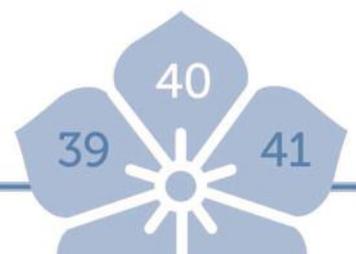
Dès l'apéro de margaritas – que pourtant il adore ! – Alvaro se montre nerveux et irascible. Et à peine avons-nous avalé la dernière bouchée de notre repas mexicain qu'il donne le signal du départ.

Il doit être 20 h. 30 quand nous regagnons Truchas.

*D'hidalgo très classe  
à vieil homme intranquille –  
nuit sans lune*

Pourquoi – et ceci dès mon premier séjour, il y a près de vingt-cinq ans – ces lieux me paraissent-ils sinistres et menaçants dès la nuit tombée ? On n'y rencontre alors plus âme qui vive et il y a rarement de la lumière dans les maisons. Comme si l'endroit était abandonné ou que les gens se terraient dans le noir...

Même moi je commence à me coucher très tôt, comme nulle part ailleurs, et me réveille au moindre bruit, l'oreille aux aguets. Et dans cette Casa Grande – maison d'hôte où je suis la seule hôte ! – tout craque et grince...



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

14 octobre 2013

*Trailer blanc blotti  
au bord de la rivière –  
deux lamas noirs*

Longue marche du côté de Rancho Arriba, un B & B perdu dans les collines où j'ai logé quelques fois par le passé, B & B tenu par un ex-psychologue anglo qui entretenait une relation ambiguë avec son employée hispano ; cette dernière avait une adorable petite fille – Ruby – et je me suis toujours demandé si l'enfant était le fruit de cette liaison non assumée.

De nombreux conducteurs égarés me demandant le chemin, je m'improvise guide touristique ; mais vu mon accent, mes indications les laissent dubitatifs...

*Je blanchis ils flamboient  
les trembles et cottonwoods –  
pourtant hier encore*

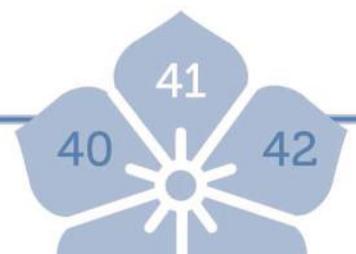
Plus tard j'emprunte la Volvo et pousse une pointe jusqu'à Penasco, en passant par l'église San José de Las Trampas, où je trouve porte fermée.

Cette église, de bois et d'adobe, considérée comme l'un des meilleurs exemples préservés d'architecture de Mission Coloniale espagnole au Nouveau Mexique, a fait l'objet d'une peinture d'Alvaro. C'est l'une des premières toiles que je lui ai achetée et elle continue de m'enchanter jour après jour...

Quant à Penasco, il me donne l'impression d'avoir été déserté par ses habitants !

Si la région a l'air plus prospère – ou en tout cas moins misérable – que la première fois où je m'y suis promenée, elle n'en paraît pas beaucoup plus accueillante pour autant.

*Chaise de coiffeur  
devant la station d'essence –  
Tafoya a fermé*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Le dîner est plutôt gai, Barbara ayant vendu un tableau et ouvert une bouteille de Merlot. Nous écoutons Cigala et Bebo Valdez, et mes amis esquissent quelques pas de danse. Puis je leur traduis une partie des haïkus de mon dernier recueil.

Au moment de rentrer à la Casa Grande, il pleut, et selon la météo, il pourrait bien neiger...

Sonnette ! pensé-je avec un haussement d'épaules en me glissant dans mon lit-paquebot.

Je me plonge avec délice dans le dernier polar de Fred Vargas, « L'armée furieuse », laquelle armée serait tout à fait à sa place ici !

15 octobre 2013

*Refus obstiné  
de faire le deuil de l'été –  
pieds nus dans la neige*

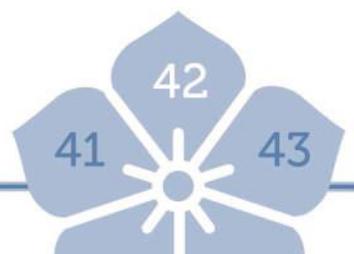
En ouvrant les rideaux ce matin, je me trouve face à un paysage uniformément blanc. De plus, le brouillard est si épais qu'on ne voit pas à plus de 50 m.

Une heure plus tard, le soleil fait son apparition et le décor émerge peu à peu des limbes, tout en gardant sa couverture immaculée. Une heure plus tard encore, la neige a pratiquement totalement fondu et les chemins sont transformés en borbier.

*Seule sur la mesa  
avec sept chats et trois chiens –  
pas même un fusil*

À mon arrivée j'entrevois deux silhouettes derrière la fenêtre, mais il faudra que j'insiste et appelle pour qu'elle se décide à m'ouvrir sa porte.

Je ne l'aurais pas reconnue – probablement elle non plus – mais à notre décharge, nous ne nous sommes croisées qu'une ou deux fois jusqu'ici, et très peu de temps.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

J'aime tout de suite son repaire de briques rouges et de bois, sur deux étages. « Hélas pas une demeure en adobe ! » me dira-t-elle plus tard, « je n'en avais pas les moyens ».

Pas une demeure en adobe, certes, mais une maison écologique, orientée de manière à capter beaucoup de lumière et de soleil en hiver et très peu en été. Un seul poêle à bois pour tout l'espace, mais il y fait plus chaud que dans la maison d'adobe de mes amis.

*Crépitements des bûches  
murmure de l'eau sur le feu  
dehors le silence*

En bas, son atelier de peinture. À l'étage peu de meubles : un grand canapé et deux fauteuils en cuir, une table massive et quatre chaises. Aux murs, ses œuvres.

De larges baies vitrées donnent sur le plateau aride et la végétation rase.

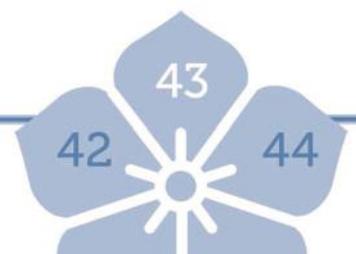
Deux de ses chiens se montrent immédiatement amicaux mais le troisième tremble de peur. Aucun des trois n'a aboyé à mon arrivée.

*Volière cet enclos ?  
non, un abri pour chats  
contre ours et coyotes*

Un peu à l'écart, près d'une haie, un trailer. Celui de Kim, un ami qui s'est posé là pour quelque temps, s'occupe de l'intendance et de tous les repas. Une aubaine pour Jeane, car depuis plus d'un an elle traverse de gros problèmes de santé qui l'ont considérablement affaiblie et empêchée de peindre.

Jeane George Weigel est une grande femme mince et musclée, dans la cinquantaine : des cheveux poivre et sel, attachés en une épaisse queue de cheval, des yeux noisette et des lunettes ; un sourire lumineux comme ses toiles et des dents régulières et blanches.

Elle est aimable mais réservée, presque sur la défensive. « Je dois me protéger, prendre soin de moi-même », m'explique-t-elle. « Ma maladie a un sens, de même que ma venue à Truchas... L'univers attendait ça de moi... »



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

16 octobre 2013

*Lui républicain  
elle très Wild West woman –  
tous deux insondables*

Grand et imposant, agile et mobile malgré sa bedaine, David a des yeux d'un bleu intense, légèrement globuleux, le rire nerveux et des dents très blanches. Son épouse Victoria, mince et fine, a de longs cheveux lisses, un sourire éblouissant et stéréotypé, des jeans, une large ceinture de cuir incrustée de turquoises et un chapeau de cow-boy.

Ils habitent à Nambé, dans les faubourgs de Taos.  
Pas d'enfants mais un nombre impressionnant d'animaux.

*Trois chevaux  
treize chiens trente chats  
et la belle-mère*

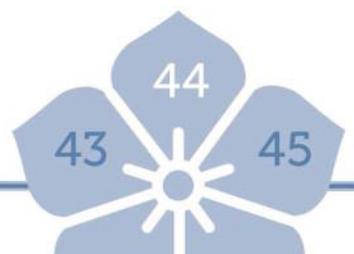
À 68 ans, David estime qu'il est trop tôt pour prendre sa retraite. Il travaille dans les forages au Texas, passe deux semaines par mois dans ses champs de pétrole – quatorze heures de voiture à chaque trajet – et deux semaines chez lui.

Les animaux, logés dans deux des maisons d'habitation de la propriété, occupent une bonne partie de l'emploi du temps de Victoria. En fait, c'est la mère de cette dernière qui, devenant doucement démente – selon Victoria –, en amène sans cesse davantage.

David semble s'accommoder tant bien que mal de la situation et de la belle-mère. En réalité, qu'en pense-t-il ? Et Victoria ? Telles sont les questions qui flottent dans l'air sans qu'aucun de nous ne se hasarde à les poser.

Le couple a acheté plusieurs tableaux d'Alvaro et de Barbara, et c'est ainsi qu'ils sont devenus amis. David les invite de temps en temps et les reçoit somptueusement... au restaurant !

*De l'ail cuit au four  
toasts beurrés et piments  
le nirvana*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Ce soir c'est chez « Lambert's », le meilleur établissement du moment à des miles à la ronde. Les nombreux mets s'avèrent délicieux et le vin que s'est fait recommander David ne l'est pas moins.

L'assemblée est joyeuse, la conversation très animée, mais son contenu assez flou...

Et comme presque toujours avec des Américains, le repas se termine à 20 h. 30, une fois que David a payé l'addition avec une épaisse liasse de dollars sortie de sa poche.

Lorsque nous regagnons leur propriété pour récupérer notre voiture, c'est le branlebas de combat...

*Deux cars de police  
gyrophares en action –  
chevaux en fuite*

Comment sont-ils sortis de leur paddock ? Un vrai mystère...

17 octobre 2013

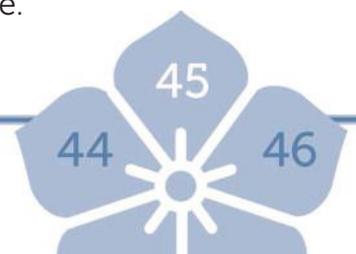
*Envol de corbeaux  
dans un froissement d'ailes –  
croa cr... quel vent !*

À la sortie de Taos, prendre la 522 North, rouler une dizaine de miles, escalader et traverser un vaste plateau désertique et sablonneux.

« Continuez encore cinq miles, et au bas d'une colline vous trouverez San Cristobal ! », m'explique le gars de la station-service de Arroyo Hondo.

*Vagues velues  
dévalant les pentes –  
genévriers et sauge*

Après cinq miles – mais au sommet d'une colline – je trouve un panneau indicateur, bifurque et emprunte une route de terre qui descend dans une vallée, au creux de laquelle on aperçoit quelques maisons éparses et une église.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

*Trailer de poupées  
tout cabossé déglingué –  
« Valley Store »*

Ça, un magasin ? Je m'y dirige, sans trop y croire, mais à ma grande surprise la porte s'ouvre en tintinnabulant et j'aperçois une frêle et très vieille dame en tablier et lunettes. Elle est occupée à lire le journal à l'aide d'une loupe, au milieu de quelques vieux sachets de chips et de biscuits et un distributeur à chewing-gums poussiéreux.

« Mais oui, vous êtes bien à San Cristobal ! me sourit-elle gentiment, mais pour aller au Mémorial, il vous faut rebrousser chemin et regrimper la butte... Puis tournez à gauche et longez la crête... Je ne peux guère vous aider davantage, je perds la vue... »

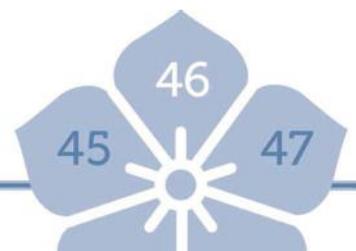
*Pas un bruit personne  
sous le soleil au zénith –  
bourg au bois dormant*

Me voilà repartie parmi pins et arbustes, au cœur de la nature mais loin des hommes : pas un chat sur la D-H. Lawrence Road...

Au bout de plusieurs miles dans la poussière et les sous-bois, et alors que je commençais à me poser des questions, je croise un camion et l'arrête pour consulter le chauffeur. « Vous êtes sur le bon chemin ! me confirme-t-il, sauf que la route a été fermée et vous ne pourrez pas accéder au ranch et au mémorial... »

L'homme ne connaît pas la raison de cette interdiction mais me conseille de faire demi-tour.

*Rien que le soleil  
qui poudroie l'herbe qui verdoie...  
terra incognita*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"

Mince alors, je ne verrai pas l'endroit où D.-H. Lawrence avait élu domicile avec son épouse après s'être disputé avec Mabel Dodge Luhan, chez qui il logeait. Mabel Dodge, riche Américaine qui avait épousé en énièmes noces Tony Luhan, un indien taos, hébergeait nombre d'artistes dans son originale demeure – Las Palomas de Taos. La propriété et la maison sont devenues une fondation et un lieu de stages où, au cours de ces vingt dernières années, j'ai logé et participé à de nombreux ateliers d'écriture animés par Natalie Goldberg ; c'est d'ailleurs lors de l'un de ces stages que j'ai pu admirer dans une salle de bains les carreaux de fenêtre peints par le même D.-H. Lawrence...

*Magasins déserts  
pas grand monde dans les rues –  
l'état en faillite*

Sur le chemin du retour, je m'arrête à Taos, pour prendre un expresso au Taza et faire le point de mon aventure : c'est un peu vexant d'être tombée sur un os mais malgré tout l'escapade dans ce coin sauvage et insolite valait bien le déplacement !

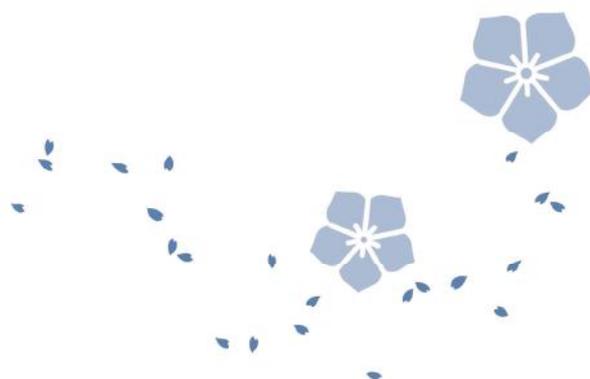
*Un papillon blanc  
sur Kit Carson Avenue –  
étranger comme moi ?*

*Jo(sette) Pellet, Suisse*

# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "journal d'une semaine"



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

## ● À la manière de

Je sais qu'à la fin de son livre *Je me souviens* Georges Perec a laissé quelques pages blanches, sur lesquelles chacun pourra noter ses *Je me souviens*. Je ne sais pas si Ito Naga a fini de même : *Je sais*. Avec ces deux phrases on est déjà dans le jeu ; alors continuons ...

Popocatepetl embrasé  
je le reverrai souvent  
dans le souvenir.

Je sais qu'à bien des questions je répons : *je ne sais pas*.  
Je ne sais plus quels faits de la vie m'ont déterminé et ne suis plus sûr de rien.  
Je sais qu'à ma retraite j'avais déjà écrit un texte suivant la règle *je me souviens*.  
Je sais que l'ironie c'est juste après le désespoir, si le désespoir ne dure pas trop.  
Je sais qu'à toujours dire *c'est comme...* plus rien ne paraît innovant.  
Je sais que les phrases commençant par *tous les...* m'inspirent la méfiance, sauf en logique.

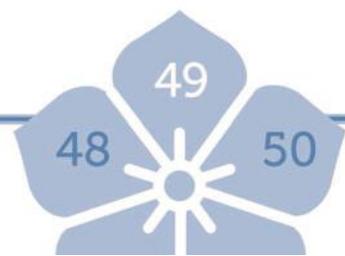
Je sais que chaque fois que j'entends Imagine de John Lennon cela me fait quelque chose.

Je me souviens qu'à l'exposition de peinture, un visiteur avait reconnu le trait chinois, le trait européen mais pas le trait persan ; c'était un Allemand vivant à Taïwan.  
Je me souviens qu'au tableau un étudiant avait écrit à l'adresse du prof : *L'injure est le seul remède dans le faux dialogue avec les cons*. C'était peu après les événements de mai 1968.

Je sais que ce jour-là la ville était bizarre, avec des prêcheurs et une vieille dame en voiture qui bloquait le rond-point.

Je sais que j'ai été plus foudroyé par la douleur que par le plaisir.

Orchidée et insecte  
s'abusent l'un l'autre  
comme un couple.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Je sais qu'enfant le chien m'avait mordu quand j'avais retiré sa gamelle mais je ne m'en souviens pas.

Je me souviens du plaisir quand le marchand de glaces montait jusqu'au village.

Je me souviens que la grand-tante faisait un excellent sirop de sureau ; j'ai encore le goût en bouche.

Je me souviens de l'alambic et des vapeurs de schnaps.

Je me souviens qu'on s'esclaffait de rire lorsque l'eau tiède coulait dans le cou après le shampoing ; c'était dans la cour en été.

Je me souviens que je détestais garder les vaches quand j'entendais hurler les copains qui jouaient au foot.

Je me souviens d'enfants cruels décomptant les dix-sept chutes de l'ivrogne et j'étais l'un d'eux.

Je me souviens des « bohémiens » vanniers et rémouleurs qui s'installaient au village le temps de réparer et de fabriquer paniers et corbeilles, d'aiguiser couteaux et ciseaux.

*Peaux de lapins, peaux de lapins* je me souviens et des peaux retournées séchant dans le hangar.

Je me souviens qu'on toussait dans l'arrière-cuisine quand on fumait jambon et saucisse.

Je me souviens du grand poêle de la salle de classe et de la joyeuse corvée de bois.

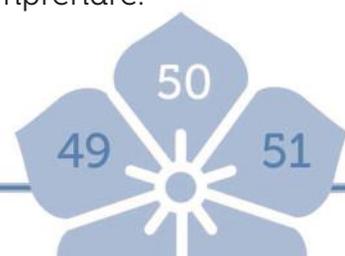
Les cheveux au vent  
en moto accroché au père  
route du coiffeur.

Je me souviens du transistor rouge ; il m'a accompagné dans les champs pour le Tour de France, pendant les études avec Campus de Michel Lancelot.

Je me souviens de l'assassinat de J.F. Kennedy ; ma sœur m'avait réveillé pour me l'apprendre.

Je me souviens des Jeux Olympiques de Mexico et de la dernière ligne droite de Colette Besson tard dans la nuit.

Je me souviens des premiers pas de l'homme sur la lune ; c'était pendant mes premières vacances, en Turquie ; on regardait des images sans comprendre.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Je sais que dans ma chambre d'étudiant est maintenant installée une Winstub.  
Je sais que j'ai des petits papiers écrits un peu partout.  
Je sais que le cognassier planté par mon père est là pour me rappeler qu'il a existé.  
Je sais que le chat commence à avoir du mal à monter l'escalier.

Putsch meurtrier  
chez les macaques  
leur part humaine.

Je sais qu'une guenon, à qui on a appris le langage des signes, sait dire : *je suis triste ; je ne sais pas pourquoi.*

Je me souviens du père cygne attaquant les petites ouettes d'Egypte mais le père oie a su le divertir en nageant devant lui. Il a réussi, du moins cette fois.

Je sais qu'au village les renards ont fait un tas des bottes et chaussures de jardin volées. Prière de vous présenter en mairie pour les récupérer.

De sa trompe  
il jette un os en l'air  
dans un barrit  
hommage au défunt  
reconnu de son troupeau.

Je me souviens qu'après l'initiation à pendule et baguettes j'avais vomi toute la nuit ; étaient-ce toutes les fraises des bois mangées sur place ?

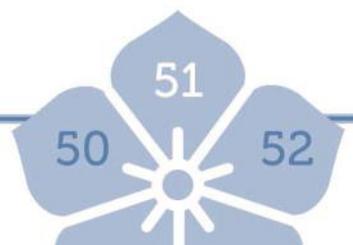
Je sais qu'à la chute du Mur de Berlin certains prophétisaient la fin de l'histoire et la marche vers le bonheur de l'humanité entière.

Je sais qu'un client insatisfait en pollue sept autres, paraît-il, mais que le marketing et ses lois ne m'intéressent guère.

Je sais que j'ai gardé une coupure de journal sur les esclaves naufragés abandonnés pendant quinze ans sur l'île Tromelin mais je n'en ai jamais rien fait.

Je sais que lorsqu'on va vers l'automne mon fils va vers le printemps austral.

Ploc sur le gazon  
encore une pomme qui  
tombe dans la nuit.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Je sais que le *vagabond des mers du Sud*, Bernard Moitessier, a fait demi-tour alors qu'il avait course gagnée : la Polynésie plutôt que les media et les honneurs, un bon choix.

Je sais que les riverains du glacier d'Aletsch priaient pour qu'il n'avance pas mais qu'avec le réchauffement climatique ils prient pour qu'il ne recule plus. Ils ont obtenu l'assurance papale pour « l'inversion » de leurs prières.

Je sais que certains Russes disent que le génial mathématicien Perelman essaie de démontrer que Dieu n'existe pas et qu'il en aurait déjà trouvé deux démonstrations.

Je sais qu'à la grotte de Naica au Mexique se trouvent des cristaux géants qui seront sans doute un jour engloutis par les eaux.

Je me souviens de ton rêve : sur un lit de vagues tu ramassais des perles d'argile blanche ; j'ai trouvé ça poétique.

Je sais que certains Indiens du Canada disent *larmes des anges* pour les flocons de neige.

Je sais que les pins huon de Tasmanie peuvent dépasser dix mille ans et que les défenseurs de ces *derniers maîtres du temps* les protègent par le silence.

Je sais qu'à n'entendre que des nouvelles mortifères et négatives j'éteins la radio.

Je me souviens de cette information : *c'est parce que les migrants se sont tous déplacés vers le même côté du bateau qu'il a chaviré.*

Je sais que psychanalyse et cinéma ont vu le jour la même année ce qui offre beaucoup d'associations cocasses.

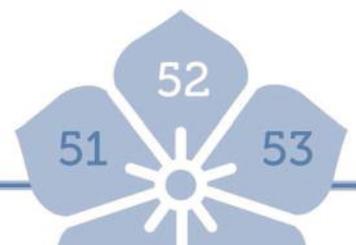
Je sais que les débatteurs qui défendent des écoles de pensée, des idéologies plutôt que leurs idées propres ne m'intéressent pas.

Je sais que j'aime bien les raisonnements commençant par : « *Imaginons que..* »

Je sais qu'il est difficile d'être sur la même longueur d'onde quand on n'habite pas le même temps.

Je sais que quelqu'un veut être enterré avec sa télé allumée et que *l'éternité c'est long surtout vers la fin (Woody Allen).*

Je sais que quelqu'un a dit qu'il était inutile de prendre des photos : elles sont déjà toutes sur Internet.



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Je me souviens qu'adolescent nous parlions enflammés de nos rêves de vie et qu'il reste encore des lueurs.

Miroir miroir  
les yeux perdent leur bleu  
les rêves aussi.

Je sais que le bruit du temps peut être aussi assourdissant que celui d'un torrent ou d'une cascade.

Je sais que la mort n'est pas la fin attendue mais qu'elle se manifeste par tous ces déclin, par le cœur épuisé, le cerveau liquéfié, la volonté et le désir en berne.

Je me souviens que les vitriers avaient ramené des livres très anciens et moisissus de la déchetterie et qu'ils avaient fait le bonheur d'un collectionneur.

Je me souviens que le forgeron disait que l'objet fait avec passion absorbe l'énergie de l'artisan.

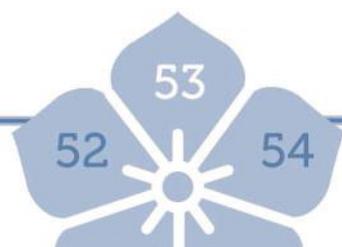
Je sais que certains écrivent parce qu'ils ne peuvent plus dire.

Je sais que certains n'ont plus de parole que du bavardage.

Je sais que dans bon nombre d'états américains les enfants n'apprennent qu'à écrire à l'ordinateur en script.

Je sais que l'encre, à cause du plomb, attaque les grimoires, les mots. Poussière.

*Germain Rehlinger, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

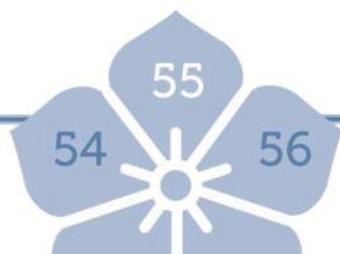
## Ciel d'été

Ciel d'été...  
des nuages agités  
dans la nuit noire

C'est par une merveilleuse nuit de juillet que le luxueux paquebot quitta la Barbade pour la Trinité et Tobago. Certains passagers, insoucians, valsaient sereinement à la musique de l'orchestre du bateau tandis que d'autres se contentaient de rester sur le pont. Soudain, le vent se rafraîchit et des vagues monstrueuses commencèrent à se jeter contre les flancs du bateau. C'est à ce moment-là que le pandémonium éclata! Une enfant fut emportée par-dessus bord par une vague gigantesque! La terreur s'empara de nous. Nous chantâmes de nombreux hymnes, nos voix se mêlant au gémissement du vent furieux. Mais, comme par enchantement, tout redevint silencieux comme nos pensées s'attardaient sur la petite fille flottant sans vie... un sacrifice à la fureur aveugle d'une tempête tropicale!

Une étoile filante  
perdue dans l'immensité...  
plainte de l'océan

*Keith A. Simmonds, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



## ● Haïbun des tranchées

Nous avons rendez-vous chez Valérie pour son anniversaire. Elle avait prévu un brunch, un ginko, un kukaï, et un goûter pour terminer. Le temps, couvert en début de matinée, s'était éclairci, nous permettant cette promenade espérée. Direction le parc Robinson, de l'autre côté de la Seine, que jouxtait le « Cimetière des Chiens », mais où étaient inhumés également « chats, oiseaux, lapins, tortues, hamsters, poissons, chevaux, et même singe, gazelle, fennec, maki. », comme nous l'enseigna la brochure échangée par le préposé en contrepartie de notre écot d'entrée.

Ainsi put-on découvrir quelques épitaphes remarquables :

« À notre bébé chéri KIKI »,  
« SUSHI Ange Poilu »,  
« TAMISE, ton Waouh Waouh nous manquera toujours »,  
« À mon ChatChat tant aimé »,  
« KOLA dors bien »,  
« Ma MAMMINE Grand amateur de fromage »...

Quelques poèmes étaient également gravés en l'honneur de ces très chéris. Je remarquai parmi ceux-ci un premier vers :

« Ici repose Dick, des tranchées compagnon fidèle »...

et revins alors sur ses dates : 1915-1929.

Le centenaire de cette boucherie était alors partout célébré. Je me remémorai ces haïkus de la Grande Guerre, lus quelques années auparavant, à la bibliothèque Carnegie de Reims, où je travaillais à l'époque. Ils venaient d'être remis au goût du jour par une anthologie opportune.

Nous étions ensuite revenus partager et commenter nos tercets respectifs, concoctés au cours de cette marche, et nous étions enfin séparés après les gâteaux festifs et le champagne.

# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Ce même soir, rentré à la maison, je décidai de faire l'inventaire d'une malle héritée de ma mère.

Au milieu de divers bibelots figurait un cahier de « souvenirs », ainsi qu'elle l'avait intitulé. Je ne tardai pas à le feuilleter. Une lettre qu'elle m'avait écrite un an auparavant, mais ne m'avait pas envoyée, s'y trouvait insérée. En haut de la deuxième page j'y lus : « En ce moment je me rappelle les chiens qu'on a eus et qui étaient de vrais amis ». L'énumération commençait : « Toby dit Toto le premier chien de mon enfance (sa mère « Fifine » avait été rapportée de la guerre par mon père. C'était une chienne de tranchée) »...

Quelle coïncidence, me dis-je ! Le même jour, exactement, cette visite au Cimetière des Chiens où « repose Dick, des tranchées compagnon fidèle », puis cette lettre de souvenirs mentionnant Fifine, chienne de tranchée !

Balade-haïku  
Sous le pont  
une Africaine en boubou  
devant sa tente Quechua

Orly, le 28 avril 2014

*Daniel Py, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

## Atelier haïbun

*Haïbuns écrits au cours de l'atelier d'écriture animé par Jean Antonini et Danyel Borner, le 5 avril 2014, à la médiathèque de Roanne.*

### Cinq pétales blancs

Que veulent-ils me dire ?  
J'y pense sans cesse

C'était notre dernière rencontre. Je n'ai pas envie de prendre ma retraite, mais c'est plus raisonnable. Au fil des années, des liens d'amitié se sont tissés. Je suis certaines patientes depuis quarante ans. J'ai vu naître leurs filles, puis leurs petits-enfants.

J'ai quelques projets. Déjà, je me suis inscrit en fac de lettres, en lettres modernes.

Sur la table  
Les crayons de papier –  
Le silence prend forme

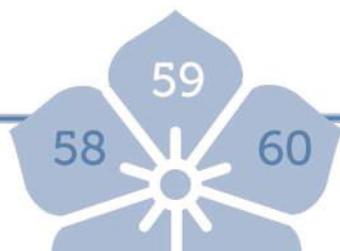


### Regain de temps gris

Le vent suspend son souffle  
Miroir sur la Loire

*Elle était là devant le téléphone, consultant l'agenda.  
Vertige. La voilà sur le sol. Téléphone et agenda ont voltigé jusqu'au canapé.  
Repos forcé. Dehors, le pied des pruniers attend quelques coups de pioche,  
l'herbe pousse, pousse. Dans le ciel maussade les cerisiers pointent leur vert tendre au  
travers des fleurs.*

*Michelle Patin, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

## Pluie de pétales

Il est cinq heures, à peine.

La maison endormie se cramponne à la colline.  
Ses craquements soudains me tirent de ma torpeur.  
Elle résiste.  
Je me frotte les yeux, chassant le sommeil engourdissant.  
Je me lève, décide d'aller me préparer un thé.

Rafale de vent  
réveillée par une pluie  
de pétales de roses

*(haïku de Philippe Quinta)*

Elle frémit. Elle siffle. Elle craque encore.  
La bouilloire m'appelle : l'eau bout.

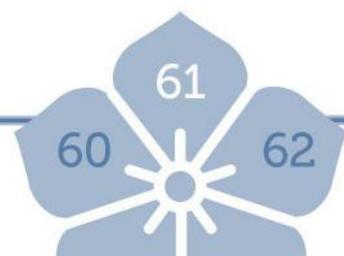
Elle siffle. Elle craque. Elle a mal.  
Le thé réchauffe ma gorge.  
Je me sens impuissante face à sa douleur.

La porte s'ouvre.  
Une petite voix m'interroge et une joue vient se coller à la mienne.

Peur devant la vie  
la petite main  
qui me rassure

*(haïku de Jean Antonini)*

*Laurence Faisandier, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

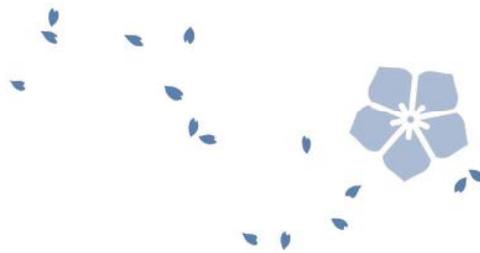
Sélection : thème libre

 **Ce grenier**, on ne pouvait plus y mettre un pied. Il était réjouissant pour les araignées qu'aucun balai ne venait jamais chasser. Et puis, ce matin de janvier, tu es parti.

Dehors le grand froid  
À la mangeoire les mésanges  
- Allo l'hôpital

Je me suis retrouvée là encombrée, loin de toi allégé. Toutes ces choses accumulées, ce bric-à-brac de trésors, je les ai soulevés, poussés, déplacés. J'en ai donné, jeté, conservé. Peu à peu j'ai avancé vers les araignées.

Noircies par les ans  
leurs toiles d'une autre époque  
abritent la vie

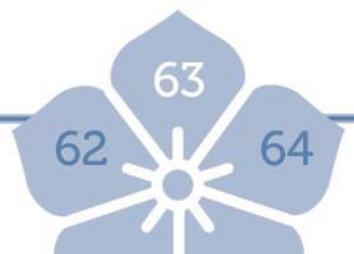


 **Ils ont bu**, mangé, parlé de plus en plus fort. Ils ont ri, se sont chamaillés. Je les ai servis. Ils m'ont ignorée.

Vaisselle essuyée  
je ressors sur la terrasse  
parler aux étoiles

La fumée de leurs cigarettes se faufile jusqu'à mon nez pour le picoter.

*Josette Cordes, France*



# L'écho de l'étroit chemin

Juin 2014 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



## ● À propos...

### ...de « Journal d'une semaine »

Par Danièle Duteil

Le thème « Journal d'une semaine », suggéré pour ce n° 12, semble avoir séduit. Rien de surprenant sans doute puisque le journal dit « intime » relèverait d'une pratique relativement courante. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, il est considéré un peu partout dans le monde comme un véritable genre littéraire, illustré au cours des temps par nombre d'écrivain.es célèbres. Ici, ce sont surtout des poètes comme Bashō, Issa... qui viennent spontanément à l'esprit, le sujet d'observation de *L'écho de l'étroit chemin* étant le haïbun.

Le propre du journal est de consigner par écrit, au jour le jour, en principe en datant, les observations, les événements ordinaires ou marquants, les émotions et pensées. Ici, le corpus de haïbun présente dans quatre textes la mention précise de la date ; dans deux autres, les jours de la semaine seuls sont indiqués, le contexte se chargeant de donner une indication de la saison... Mais, dans un cas, on ne trouve aucune précision de jour ni de date ; il ne s'agit donc pas à proprement parlé d'un journal, mais d'un récit écrit sous la forme d'un haïbun.

Lorsque les textes sont expressément datés, ils résonnent autrement, donnant l'impression d'avoir été écrits sur le moment et de s'ancrer dans le réel.

Les haïbun datés offrent certes des notes, c'est-à-dire de brefs commentaires sur des faits, des réflexions sur le monde ou soi, mais pas seulement : des développements en prose parfois très poétique – d'où émane un haïku en point d'orgue, comme chez Marie-Noëlle Hôpital dans *Feuilles d'avril* – naissent aussi sous la plume. Le haïku invite, dans la plupart des écrits, à la pause, convoquant le/la lect.eur/ric.e au plus près du dit et du vécu. Il peut éventuellement se charger d'une intensité dramatique. Ainsi, à plusieurs reprises dans *Les bleus de Pâques* de Monique Serres, il introduit, au gré des circonstances, une réflexion spirituelle voire existentielle. Chez Monique Mérabet (*Les oiseaux ont le droit*), le haïku éclaire à la loupe les jeux des oiseaux ; chaque tableau de la semaine fonctionne un peu comme une diapositive. Dans *À l'ouest de Pecos*, de Jo(sette) Pellet, le gros plan se fait sur un personnage, un coin de terre du Nouveau-Mexique, une réflexion qui soudain germe.

Il arrive – dans *Feuilles d'avril* en particulier – que l'évocation d'un rêve introduise un effet de flottement, poussant alors le récit aux frontières du vécu et de la fiction. Parfois, s'insinuent des bribes du passé. Cécile Cotte-Magnier (*Petites choses d'une semaine*), saupoudre aussi l'instant présent de souvenirs, et son style impressionniste procède par touches goûteuses, parfumées, colorées. Enfin, la narration de Céline Landry (*Des rues sans trottoirs*), exprimée à la 1<sup>ère</sup> personne du pluriel, reste en marge pour les raisons indiquées plus haut.

En définitif, le journal haïbun, qui est aussi autobiographique, se révèle être le lieu idéal où tisser une véritable mosaïque des genres.

La présence de l'auteure, toujours intéressante à observer, s'impose à des degrés divers. Chez Lydia Padellec (*Fin d'avril*), qui rédige entièrement sa prose – le « je » ouvre le haïbun et traverse tout le texte volontiers introspectif, en donnant l'impression que l'auteure se situe en position de spectatrice d'elle-même et de son environnement. Ailleurs, Monique Mérabet se place différemment : dans son haïbun, les oiseaux, acteurs principaux, offrent un spectacle auquel elle est invitée à participer : elle s'y prête bien volontiers. Jo(sette) Pellet, prise dans le rythme soutenu des journées qu'elle enchaîne en terre lointaine, émerge régulièrement, de manière spontanée, pour donner ses impressions ou la température du moment. Avec Marie-Noëlle Hôpital enfin, le journal devient un confident, recueillant de temps en temps les craintes ou les déceptions, mais aussi se faisant le témoin des plaisirs et enchantements éprouvés au cours d'une semaine pourvue d'un riche programme.

On le voit, une belle créativité se déploie dans ce « Journal d'une semaine », thème décliné uniquement (est-ce un hasard ?) au féminin.



## Appel à haïbun

*L'écho de l'étroit chemin* N° 13, septembre 2014 (échéance : 15 août 2014) :

Les éléments (l'eau, la terre, le feu, l'air)

Thème libre

*L'écho de l'étroit chemin* N° 14, décembre 2014 (échéance : 1er novembre 2014) :

Les accessoires vestimentaires

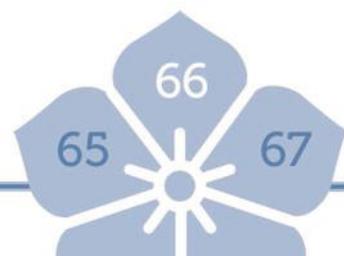
Thème libre

Pour ceux et celles qui seraient tenté.es : Écriture d'un haïbun lié (haïbun à plusieurs voix).

**TOUTE PARTICIPATION VAUT AUTORISATION DE PUBLICATION.**

Envoi à [danhaibun@yahoo.fr](mailto:danhaibun@yahoo.fr)

Site AFAH : <http://letroitchemin.wifeo.com/>



## Publications

### KOBAYASHI Issa : Journal des derniers jours de mon père

Par Danièle Duteil

#### Chichi no shûen nikki, haïbun

traduit du japonais classique par Seegan Mabesoone,  
éditions Pippa, mars 2014 ; ISBN : 978-2-916506-54-8.

Le haïbun est une forme ancienne au Japon, se présentant traditionnellement comme un journal (*nikki*) écrit en prose et poésie mêlées. Sa pratique est féminine à l'époque de Heian (794-1185).

Le premier journal qui s'imposa en langue japonaise est *Le journal de Tosa* (*Tosa nikki*) dû au grand poète Ki no Tsurayuki (872-945), qui le composa dans les années 934-935 en se faisant passer pour une femme. Incluant des *tanka* dans la prose, il était rédigé à la première personne.

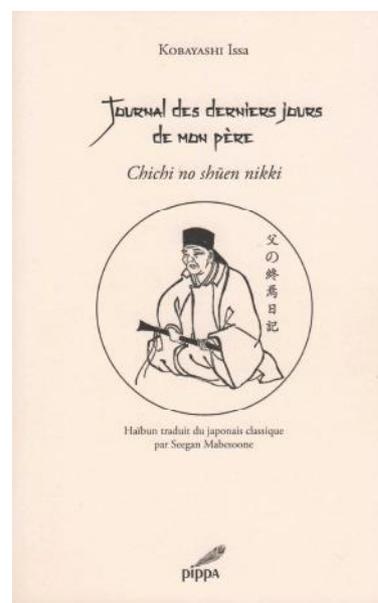
Au XVII<sup>e</sup> siècle, Bashô produit une œuvre majeure, *La Sente étroite du Bout-du-Monde* (*Oku no hosomichi*), carnet de voyage combinant prose poétique et haïkus.

Plus près de nous, au XX<sup>e</sup> siècle, Shiki a également publié des journaux poétiques.

Le *Journal des derniers jours de mon père* (*Chichi no shûen nikki*) fut écrit par Issa en 1801. Mais ce haïbun classique, célèbre au Japon, n'avait jamais été traduit en français. Grâce à Seegan Mabesoone, qui en a fait le sujet de sa « thèse de doctorat à l'université Waseda de Tokyo », en 2004, « et de son mémoire de DEA à l'université Paris VII (LCAO, 2001) », le voici pour notre bonheur accessible dans notre langue.

Publié dans la collection Kolam Poésie par les Éditions Pippa, il se présente sous la forme d'un petit livre sobre, à couverture blanche au toucher satiné agréable ; le texte, aéré, est agrémenté de fines illustrations issues d'estampes choisies par un disciple d'Issa, Shirai Kazuyuki.

Dans la préface, Monique Leroux Serres narre fort plaisamment « La vie de KOBAYASHI Issa, poète, si éprouvé et si comique, si provocateur et si émouvant » : un préambule indispensable pour rappeler non seulement qu'Issa a été frappé, dès sa prime enfance, par la dureté de la vie, mais encore qu'il s'agit d'un poète essentiel, « un des plus grands maîtres du haïkai », ayant révolutionné l'art poétique de son temps, « le premier à faire grand usage de la première personne ».



Dans sa postface, Françoise Kerisel, après avoir donné des précisions sur les illustrations de l'époque et sur le *nikki*, journal intime « faits de notes soignées, datées », livre une analyse personnelle de sa lecture du *Journal des derniers jours de mon père*.

« C'était une journée ensoleillée ». Ainsi débute le journal d'Issa qui, pendant vingt neuf jours, va consigner pour mémoire la progression de la maladie de son père, jusqu'aux surlendemains de l'issue fatale.

L'observation du temps est importante car nous sommes à la campagne, au mois de juin, et les travaux des champs battent leur plein. En cette période, par exemple, toute la famille, les voisins et les saisonniers participent au repiquage du riz ou autres travaux d'entretien des terres, à grand renfort de faux et bêches.

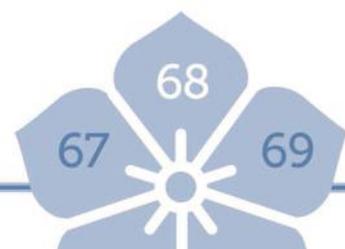
Au fil des pages, on découvre d'autres aspects de la vie quotidienne, qu'ils concernent la santé, prescriptions et remèdes divers (le père, à un moment, souhaite se soigner avec une potion « à base de foie d'ours »), ou certaines croyances populaires liées au corbeau, à la chouette..., ou encore les coutumes religieuses rattachées au shintoïsme et au bouddhisme souvent mêlés : prière à l'autel domestique après les ablutions, croyance dans le *karma* qui permet à l'être humain, à travers des renaissances successives, d'atteindre le Nirvana..., où enfin les rites funéraires dévoilés à l'occasion des obsèques finales.

Quand chacun vague à ses occupations et que la maisonnée se vide, le père et le fils restent en tête à tête. Les échanges entre les deux hommes permettent d'apprendre des détails sur la vie du poète, orphelin très jeune, ou de prendre conscience des liens rapprochant les deux êtres : du côté du père un souci constant d'assurer, quand il ne sera plus, un avenir décent à son fils et, chez Issa, un profond sentiment de piété filiale, qui le pousse à veiller son père un mois durant, le soigner, soulager ses souffrances, satisfaire ses désirs et respecter ses conseils...

« ...quitte à échanger ma vie contre la vôtre, je réussirai à vous faire guérir. Guérissez donc au plus vite ! Et puis moi aussi, je prendrai femme en accord avec vos volontés. »

Mais les rapports au sein de la famille s'avèrent parfois complexes, après un remariage et l'arrivée d'un demi-frère. Les échanges verbaux peuvent apparaître brutaux et bien terre à terre. C'est pourquoi le style alterne entre une prose poétique des plus raffinées :

« J'aperçus avec nostalgie cette pente sur laquelle la neige en fondant prend la forme d'un semeur et, comme à point nommé, un coucou montra le bout de son nez, chantant mieux que jamais quelques vocalises. »



...et des propos fort réalistes, dépourvus de toute délicatesse : « Tu as l'intention de manger encore du sucre, alors que tu es en train de mourir ! ».

Si bien qu'au gré des circonstances le ton, d'une grande variété, bascule d'un registre de langue soutenue au registre familier, procédé typique du haïbun classique.

Le récit à la première personne donne au journal son caractère intime et fournit à l'auteur l'occasion de s'impliquer totalement, découvrant souvent avec beaucoup de franchise et d'humilité ses sentiments, au risque de passer pour bien inconvenant aux yeux du monde :

« ...me lamentant, je me mis à verser des larmes en plein milieu de la chaussée. Les passants riaient de moi... ».

En même temps, l'usage du « je » l'engage sans réserve, en particulier lorsqu'il dénonce, à plusieurs reprises, l'égoïsme et l'étiollement des valeurs...

« Ainsi, lorsque des gens méchants sévissent dans un pays, il n'y a plus de place pour la vertu. »

...ou le matérialisme ambiant :

« Quoi qu'on en dise, c'est un monde bien effrayant que celui de la cupidité ».

La diversité provient également de ce genre si particulier que constitue le haïbun, laissant la narration s'éclairer ici et là de haïkus (*hokkus*) – voire d'un tanka (*waka*) –, moments d'intériorité, et de suspension du rythme, en interaction avec le récit :

Viens nous rafraîchir,  
Lune éclairant la maison !  
Jour de rémission.

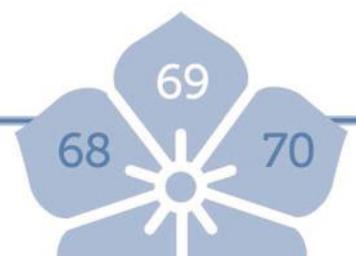
Ces poèmes restent peu nombreux, neuf seulement, mais ils n'en sont que plus précieux. Émanation extrême de la sensibilité, ils concentrent, en quelques mots, l'intensité de l'émotion qu'aucun autre discours ne saurait livrer.

Ils sont aussi présentés, à la suite du haïbun, sous leur forme originale.

Le *Journal des derniers jours de mon père* est riche d'informations variées sur le mode de vie au Japon, au tout début du XIXe siècle, dans un milieu rural, sur les traditions et les croyances, sur les relations père-fils, sur l'existence et la personnalité du grand poète Issa.

Ce haïbun sous forme de journal intime réclame en outre une attention soutenue afin de s'imprégner du style peu commun propre au genre, qui recourt à des registres de langue variés et dont la narration, à la première personne, s'émaille de haïkus porteurs d'une forte charge émotionnelle.

Témoignage d'une époque, il n'en est pas moins moderne. Car, tout en pointant du doigt les évolutions de la société, il aborde des questions aussi universelles et intemporelles que la disparition des parents et les querelles fratricides à l'heure de leur décès...



Roland HALBERT : Le pollen fertile de la poésie

(LE POLLINIER SENTINELLE ET PETITE PENTECÔTE DE HAÏKUS)

Par Marie-Noëlle Hôpital

Roland HALBERT publie simultanément deux nouveaux ouvrages, *Le Pollinier sentinelle* et *Petite Pentecôte de haïkus*, aux éditions FRAAction, sises à Albi. Cette conjonction d'astres poétiques ne doit rien au hasard ; d'une part un recueil de 50 haïkus, de l'autre 17 articles sur l'art du haïku. Sur les deux livres, un élégant bandeau mauve, couleur éminemment printanière, un même graphisme délicat et en quatrième de couverture, un détail d'estampe : *papillon sur éventail*.

La *Petite Pentecôte* offre un plaisir esthétique rare, celui de découvrir des haïkus « calligrammes », cadran solaire de forme arrondie, ventilateur très suggestif, lune courbe, flocon dansant sur l'espace de la page... Apollinaire n'est pas loin, le poème :

*Sureaux odorants ! / Je suis la cétoine enfouie / au cœur des syllabes.*

évoque le vers d'*Alcools* où *La cétoine (qui) dort dans le cœur de la rose (Zone)*. Roland HALBERT innove non seulement par la fantaisie typographique de ses haïkus, mais encore par la richesse des traductions : 7 langues, pas moins, pour une Pentecôte en lettres de feu ! L'une ancienne, le latin, les cinq autres vivantes (italien, allemand, russe, anglais, japonais). Pour l'auteur, le latin n'est-ce pas une langue vivante encore à travers ses rejetons ? *non pas langue morte mais langue mère*, écrit le poète qui nous convie à une fête des sens, et d'abord à goûter ses haïkus :

*Soleil à la fraise !*

*sort de son hibernation...*

*Le marchand de glace*

Les parfums ne sont pas oubliés :

*Entrant en douceur / par mon vasistas, / la bouffée de lilas blanc !*

Les sonorités sont parfois très subtiles :

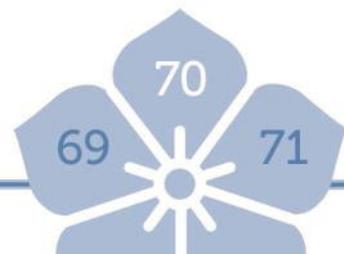
*Fontaines muettes...*

*On entend le goutte-*

*à-*

*goutte*

*de l'été.*



Une sensualité souriante surgit soudain :

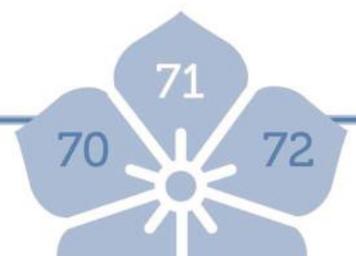
*La puce de sable saute  
Marées d'équinoxe – entre tes deux seins !*

Et la vision du poète, fraîche et tendre, nous réjouit :

*Sur la corde à linge, / un carré du ciel de mai / – couleur d'angélus !*

J'invite les amateurs de haïbuns à s'attarder sur *Le Pollinier sentinelle* car le poète (en vers, en prose et en haïkus) qu'est Roland HALBERT y réussit un superbe tour : celui de métamorphoser une série d'articles de critique littéraire et artistique en poèmes. L'auteur réalise pleinement l'idéal que Baudelaire énonce dans la préface au *Spleen de Paris* : *Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ?* Roland HALBERT ne se borne pas à transformer des articles sur l'art du haïku en prose infiniment poétique, il les émaille de haïkus, les siens, ceux des classiques japonais, ceux d'auteurs contemporains, Georges BOGEY, Dominique CHIPOT, Tomas TRANSTRÖMER... autant de fleurs dans la prairie du texte. Mais alors... mais oui, c'est bien sûr ! Voilà des haïbuns critiques, et des meilleurs, des plus achevés, des plus parfaits en leur genre.

Les thèmes eux-mêmes entrent à merveille dans l'univers du haïbun : « cinquième saison » et « beautés météorologiques » ouvrent le recueil qui se focalise ensuite sur des portraits d'écrivains, d'artistes, de poètes, d'hommes « *aux semelles de vent* », pour la plupart d'entre eux. Verlaine évoquait ainsi Rimbaud, poète prodige, en fuite perpétuelle. Les semelles des auteurs, des peintres croqués avec une grande vivacité par Roland HALBERT, transportent le pollen fertile de la poésie. À l'exemple de BASHÔ, de son *errance volontaire dans ce monde flottant*, les autres créateurs évoqués par la plume allègre de l'auteur du *Pollinier*, sont de surprenants voyageurs, voire des vagabonds dont les aventureux périples nourrissent l'œuvre, notamment RYÔKAN : *il part sur la route, devient « nuage et eau » (unsui) (tant pis pour notre bulletin météo qui n'ose même plus annoncer qu'il va pleuvoir !). Il nous faut beaucoup d'imagination à nous, Occidentaux, planqués sous notre confort matériel et sur notre canapé culturel, pour nous représenter ce qu'est un « nuage-eau » : un moine-mendiant, sans cesse en chemin (prière de ne pas parler de « mobilité géographique ») portant un grand chapeau en carex, un simple sac, un bâton en bois de glycine, un bol métallique à aumônes qu'il frappe (on appelle aussi ces mendiants « les frappeurs de bol ») exposé aux intempéries comme aux rebuffades des passants.*



Le peintre HOKUSAI, quant à lui, a déménagé 93 fois, souligne Roland HALBERT. Mais les Occidentaux ne sont pas en reste, Richard BRAUTIGNAN a voyagé au pays du Soleil Levant et tenu son journal, Tomas TRANSTRÖMER a découvert *Italie, Balkans, Grèce, Egypte, Afrique, U.S.A., Chine, entre autres destinations*. Roland HALBERT le cite : *Terminus / J'étais allé / bien au-delà. (Voyage)*.

Même s'ils n'ont pas tous été de grands voyageurs, les créateurs évoqués d'un trait incisif par le poète ont à coup sûr des personnalités envoûtantes, originales, déroutantes, évoquées avec humour, *ce vif-argent de la pensée*, nous dit Roland, et avec émotion. Les mots justes, piquants du poète suivent la trajectoire d'une vie féconde jusqu'à la chute finale : suicide de Richard BRAUTIGNAN, accident de Jean FOLLAIN, renversé par une voiture : « *La mort sans phrases* », commente sobrement HALBERT. Les créateurs gardent une part de mystère, comme BALTHUS, « *peintre dont on ne sait rien* », personnalité énigmatique à l'œuvre insolite et fascinante. Le poète allie fulgurance rimbaldienne et correspondances baudelairiennes dans des évocations magiques qui embrassent un large éventail artistique : la peinture d'UTAMARO, la musique de Thierry MACHUEL, le cinéma de Jean-Michel ALBEROLA, l'écriture de Max JACOB et de bien d'autres auteurs. Les citations miroitent au cœur du texte comme autant de lampes à l'éclat merveilleux : *Avant l'aube, un chien aboie, les anges commencent à chuchoter.* (Max JACOB). Et Jean FOLLAIN : *Tout est Courier d'une impossible aurore.*

Si ces vers ne sont pas des haïkus, la forme du haïbun apparaît nettement dans l'hommage à Dominique CHIPOT ; après la présentation du poète, le haïku coule de source, un lien subtil se noue entre l'esquisse d'un portrait, la présence de l'homme et la poésie : *Je revois D. Chipot, lors de notre rencontre au Marché de la Poésie, place Saint-Sulpice à Paris, au solstice d'été 2009. Il est là, discret (plumage d'éclipse ?). Parlant peu. Écoutant beaucoup. Œil aigu. Petit sourire en coin. Il a apporté de son pays – beau geste ! – un panier de cerises.*

*récolte de fruits : / certains paniers / moins remplis que d'autres* (D. Chipot)

Les auteurs de haïkus se prêtent évidemment au genre du haïbun, mais Roland HALBERT en écrit un magnifique à partir des notes de visionnage d'un documentaire de Jean-Michel ALBEROLA, sur *KOYAMARU*, petit village de montagne japonais presque abandonné. La prose poétique est parsemée des haïkus de Roland HALBERT. Voici un très court extrait : *Cascade. L'eau vitale, fille des neiges. « Il est important qu'il neige ! » sinon pas d'alimentation de la nappe phréatique. Reprise des travaux. « Tout repose sur l'équilibre de la nature. »*

*Le seul jardinier ? / Ce vent à l'aumône blanche / qui va sans visage.*

# L'écho de l'étroit chemin

Par ailleurs, Roland HALBERT fait allusion à l'*arte povera* en arts plastiques : ce courant prône une grande économie de moyens, des matériaux pauvres au service d'une grande force d'expression artistique. « L'art pauvre » du haïku, « *richesse considérable* » selon le poète, dit en très peu de mots la quintessence des saisons et questionne notre éphémère condition humaine :

*Le calendrier : chenilles processionnaires grignotant l'année.*

Roland HALBERT renouvelle à la fois le genre de la critique et celui du haïbun, admirable mue poétique qui prône l'émerveillement devant les multiples formes d'art ; les coups de griffe sont rares, l'auteur célèbre les artistes et les écrivains qu'il aime et nous les rend infiniment proches ; il nous donne envie de fréquenter leurs œuvres et de célébrer avec lui les noces spirituelles des artistes et des poètes.

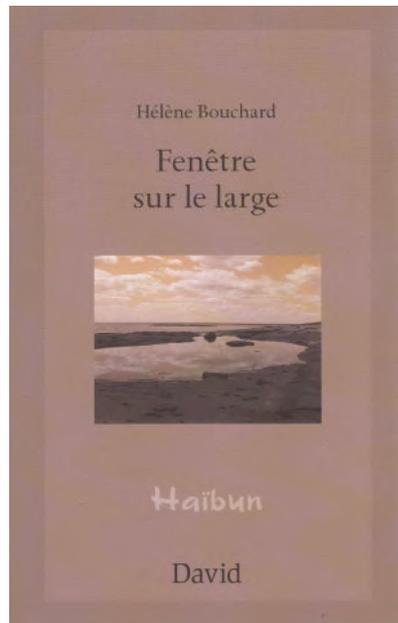


Éditions FRACTION, 34 euros.

## Hélène Bouchard : Fenêtre sur le large

Haïbun

Par Danièle Duteil



Éditions David, avril 2014

Dans les pages de ce recueil, deux ans de la vie d'Hélène Bouchard, au cours desquels elle se fait *l'écho de l'ordinaire*, du menu et du quotidien. Sa voix résonne en un long haïbun composé de 74 maillons égrenant les saisons, qui se lisent aussi séparément. Avant-propos et épilogue, tous deux également écrits sous la forme de haïbun, éclairent, contiennent et prolongent à la fois cette tranche de vie.

Dès la couverture du recueil – qui découvre dans un rectangle évidé la Côte-Nord du Québec – et le titre, *Fenêtre sur le large*, l'espace d'écriture se définit à la fois comme paysage intérieur et déploiement vers le monde :

*Ouvrir une fenêtre, puis une autre, puis une autre.*

Ainsi se révèle, entre maison et littoral, échappées dans la nature et parenthèses citadines, territoire familial et îles lointaines, êtres proches et étrangers indifférents ou bienveillants, un univers à géométrie variable. Autant de flux et reflux : au cœur des éléments, l'être tout entier, convoquant ses cinq sens, s'emplit, se désemplit...

*Je me recharge à cette source intarissable...*

*Face à cette plénitude, savourer le vide qui s'opère à l'intérieur de moi.*

Si parfois plane une ombre passagère devant la fragilité de la vie, *la froidure et la grisaille* des mois d'hiver ou le désagrément provoqué par un rhume, très vite l'horizon s'éclaire à nouveau face à la *blanche tranquillité* d'un paysage enneigé, lors d'une escapade festive, à la faveur d'un brusque rayon de soleil après la pluie, à la vue d'un visage aimé :

*héritage  
de la grand-mère au petit-fils  
le bleu du regard*

Le haïku fonctionne ici comme un gros plan sur un présent expansé entre passé et avenir. Il est à la fois instantané et point d'orgue, à l'instar de la vie qui s'inscrit autant dans l'éphémère que dans la continuité.

Car si l'objectif passe tour à tour du champ large au plan rétréci et inversement, de l'enveloppe corporelle à la *vastitude*, il entraîne du même coup dans ses déplacements une pensée et une mémoire chargées de bâtir des ponts entre les générations. Ainsi, l'espace temporel, devenu à son tour malléable, balaye les époques, convoquant dans le moment vécu les années révolues. Si le petit-fils crée le lien, les femmes, fille, mère, grand-mère, qui transmettent la vie, également :

*mon petit-fils  
en habit de lapin  
à croquer sur le vif*

*Chaque fête pascale me rappelle ces dimanches de mon enfance. [...] Ma mère disait...*

Le recueil d'Hélène Bouchard, écrit à la première personne, ne focalise pas sur le soi ou l'entre-soi. Au contraire, il ouvre grand la fenêtre et repousse les limites de l'instant de sorte que, dilatant le cadre spatio-temporel, il dessine des passerelles entre les lieux, les époques et les personnes, s'appuyant sur le singulier pour finalement revêtir une portée universelle.

Taro Aizu : *My Fukushima, Mon Fukushima*

Gogyōshi

Par Danièle Duteil

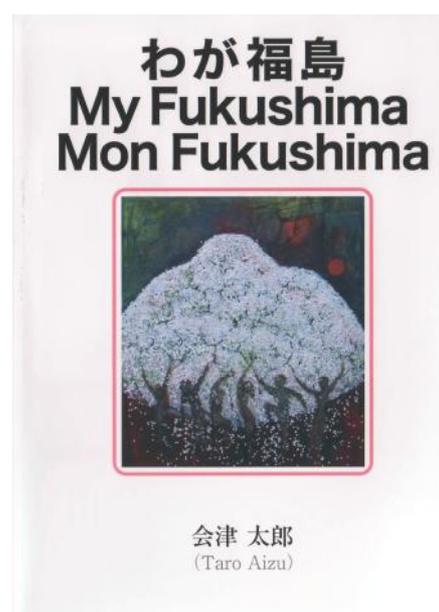
(à la mémoire de mes défunds<sup>1</sup> parents)

*Mon Fukushima*, exprime le profond attachement du poète japonais Taro Aizu à sa terre natale, ravagée le 11 mars 2011 par le terrible tsunami dont les images resteront à tout jamais gravées dans les mémoires.

Dans la première partie *Avant le 11 mars 2011*, la section les *Quatre saisons à Fukushima* (gogyōshi<sup>2</sup>), évoque avec nostalgie la terre des ancêtres avant le drame :

*Le grand feu*

*Les bûches  
Flambent dans la nuit  
La neige fond  
Sur la frange  
D'une petite fille*



Éditions Fueisha, 2014

Tandis que dans la seconde partie, *Après le 11 mars 2011, Ma ville natale, Fukushima* (gogyōshibun<sup>3</sup>) dévoile la réalité de la vie à Fukushima aux lendemains de la catastrophe :

*Un après-midi, il a tout à coup commencé à pleuvoir. Sous la pluie, notre chat s'est précipité vers la maison de mon frère pour s'asseoir sous l'auvent.*

*Notre chat  
Ne sait pas  
Qu'il lèche  
La pluie de césium  
Sur son pelage mouillé*

<sup>1</sup> Le texte respecte l'orthographe et la traduction de Taro Aizu.

<sup>2</sup> Gogyōshi : poème libre en cinq lignes.

<sup>3</sup> Gogyōshibun : prose et gogyōshi.

Sans révolte, sans démonstration de désespoir, le poète enchaîne avec le haïbun<sup>4</sup> des *Quatre saisons à Fukushima*. Frappée par le tsunami, la nature semble inchangée ; mais *les enfants ne peuvent plus nager dans la mer*. Si le printemps revient, les habitants ont fui les parages de la centrale :

*La jonquille fleurit  
Dans le jardin désert –  
Énergie paisible.*

Les textes qui composent *Les résidents de Fukushima* (sangyōshibun<sup>5</sup>) disent la profonde inquiétude, mêlée de culpabilité, de ce peuple qui ne sait pas de quoi le futur sera fait, qui redoute par-dessus tout les effets des retombées radioactives sur la santé de ses enfants.

Très vite, le regard s'oriente, avec *Ma prière à Fukushima* (gogyōshi), vers le souhait d'un avenir plus doux exempt de pollutions ou radiations, avant que retentisse, dans *Takizakura*, une *Hymne à Takizakura* en 35 langues, chant teinté d'optimisme dont voici la version française, par l'auteur :

*Nous chanterons une chanson  
et danserons encore  
autour le Takizakura<sup>6</sup>  
dans notre ville natale,  
Fukushima, Fukushima.*

Le livre enfin s'achève, dans *Un espoir*, par une exhortation à unir les efforts...

*Pour construire « Fuku no shima »  
Signifiant « l'île heureuse ».*

<sup>4</sup> Haïbun : prose et haïku.

<sup>5</sup> Sangyōshibun : prose mêlée de sangyō (tercets libres).

<sup>6</sup> Voir note 1.



## Mike Montreuil : Vers l'Apocalypse *tanbun*

par Danièle Duteil

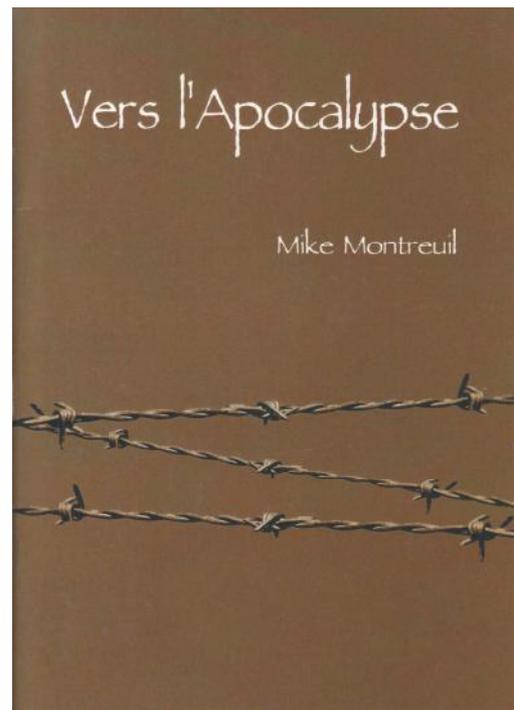
Bondi Studios, Ontario, 2014 ;  
ISBN : 978-0-9880784-8-2.

Dans sa note d'introduction, Mike Montreuil explique la forme à contrainte que constitue le tanbun : il s'agit de *la plus petite variante du haïbun*. La section de prose ne doit pas avoir plus de 31 syllabes, comme dans un tanka. Le tanbun est complété par un haïku. Il ajoute que le tanbun fut créé en 1997 par l'américain Larry Kimmel.

*Vers l'Apocalypse* réunit 50 tanbun dont voici un exemple :

*Les étoiles sont visibles ce soir.  
Laquelle ne sera pas là demain ? Peut-être la nôtre ?*

*silence–  
l'orage solaire  
nous éteint*



Semi-fiction, le texte part d'une interrogation : *Est-ce la fin du monde ?* pour aboutir à ce constat : *La fin du monde est arrivée*. Dans ses visions de tourments, exprimées en une prose laconique, l'auteur entrevoit sa propre métamorphose, *avec le temps*, les épidémies, les catastrophes naturelles et celles provoquées par l'inconscience humaine. Les saisons, l'amour, la vie et le rêve ponctuent, dans les haïkus, un temps bref, urgent, tandis que l'œuvre de destruction annoncée suit son inexorable cours :

*lumière du soir  
une araignée continue  
à tisser son piège*

Peu optimiste, Mike Montreuil montre ainsi que l'homme tresse lui-même les fils hideux – tels les barbelés figurant en couverture de *Vers l'Apocalypse* – de son propre enfermement, à l'instar de l'insecte au déclin du jour.

## ● La vie de l'AFAH

Rendez-vous

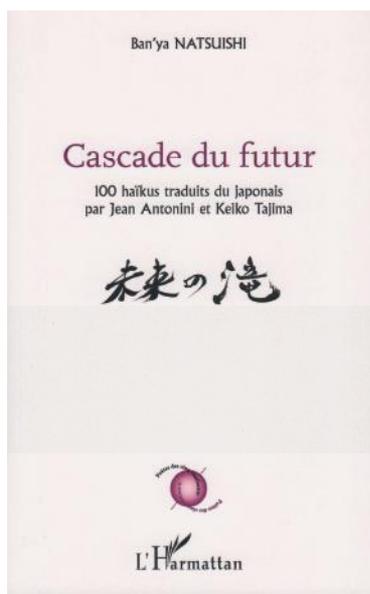
### *Chemins croisés, une coédition AFAH/Pippa*

Comme annoncé dans l'éditorial, l'anthologie de haïbun *Chemins croisés*, coédition AFAH/Pippa, sera publiée fin septembre 2014. Son **lancement officiel** aura lieu au cours du Festival International de l'Association Francophone de Haïku (9-12 octobre 2014) dont le programme figure sur le site de l'AFH. <http://www.association-francophone-de-haiku.com/>

**Bon de souscription ci-après, p. 80.**

## ● Nos adhérents ont du Talent

Haïkus

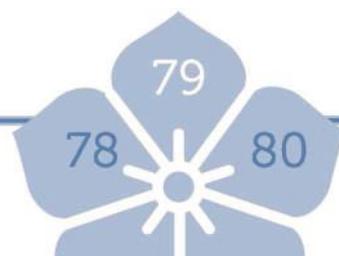


Jean Antonini, keiko Tajima : **Cascade du futur**, 100 haïkus traduits du japonais par Jean Antonini et keiko Tajima.

LITTÉRATURE POÉSIE ASIE Japon, Éditions l'Harmattan, avril 2014 ; ISBN : 978-2-343-03159-0.

Version numérique disponible sur le site de l'Harmattan

[www.editions-harmattan.fr](http://www.editions-harmattan.fr)



L'Association Francophone des Auteurs de Haïbun (AFAH)

et Les Éditions PIPPA

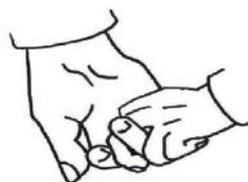
publient

## Chemins croisés

Anthologie francophone de haïbun  
*sous la direction de Danièle Duteil*

Composition littéraire articulant prose et haïkus, le haïbun remonte au Japon ancien. Il s'est fait connaître en Occident grâce aux traductions des œuvres de poètes japonais renommés tels Bashô (1644-1694), dont le Oku no hosomichi, traduit par *La Sente étroite du Bout-du-Monde*, ou *L'Étroit chemin du fond*, constitue un modèle du genre. Tout récemment, les éditions Pippa ont publié le *Journal des derniers jours de mon père* (Chichi no shuen nikki) d'Issa (1763-1828), traduit du japonais classique par Laurent Seegan Mabeoone.

Précédé par le haïbun anglophone, le haïbun francophone est encore tout jeune, de sorte que l'anthologie *Chemins croisés* constitue un remarquable terrain d'observation sur la manière dont chacun.e de ses 51 auteurs.es s'approprie cette forme encore assez peu familière.



### **Chemins croisés, anthologie de haïbun**

Illustrations : Alain Legoin

11,5 x 18 cm – 180 pages – Bouffant ivoire/NB

ISBN : 978-2-916506-59-3 – 18€

Sortie : fin septembre 2014

## Bon de souscription

Pour 2 exemplaires commandés, le 3<sup>e</sup> gratuit. Vous pouvez passer commande sur le site [www.pippa.fr](http://www.pippa.fr) ou retourner ce document rempli à l'adresse suivante :

  
Éditions pippa  
25 rue du Sommerard - 75005 Paris

NOM/Prénom .....

Adresse .....

Code Postal ..... Ville ..... Pays.....

Souhaite commander \_\_\_\_ exemplaires de *Chemins croisés*

L'exemplaire : sur place : 18 € – franco de port 21 €

Chèque à l'ordre de Pippa ou paiement par Paypal sur le site des éditions Pippa

Contact et accès : 01 46 33 95 81 – Métro Cluny-La Sorbonne – [www.pippa.fr](http://www.pippa.fr)

## BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : \_\_\_\_\_  
PRÉNOM : \_\_\_\_\_  
ADRESSE : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

PAYS : \_\_\_\_\_  
TÉLÉPHONE : \_\_\_\_\_  
E-MAIL : \_\_\_\_\_

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH.

Et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM - FRANCE



Copyrights des visuels :

P.p. 36 : Céline Landry

P.p. 1, 2, 4, 10, 14, 19, 20, 24, 32, 48, 54, 56, 58, 60, 62, 64 : Danièle Duteil

Conception graphique : Meriem Fresson

Mise en page : Michel Duteil

